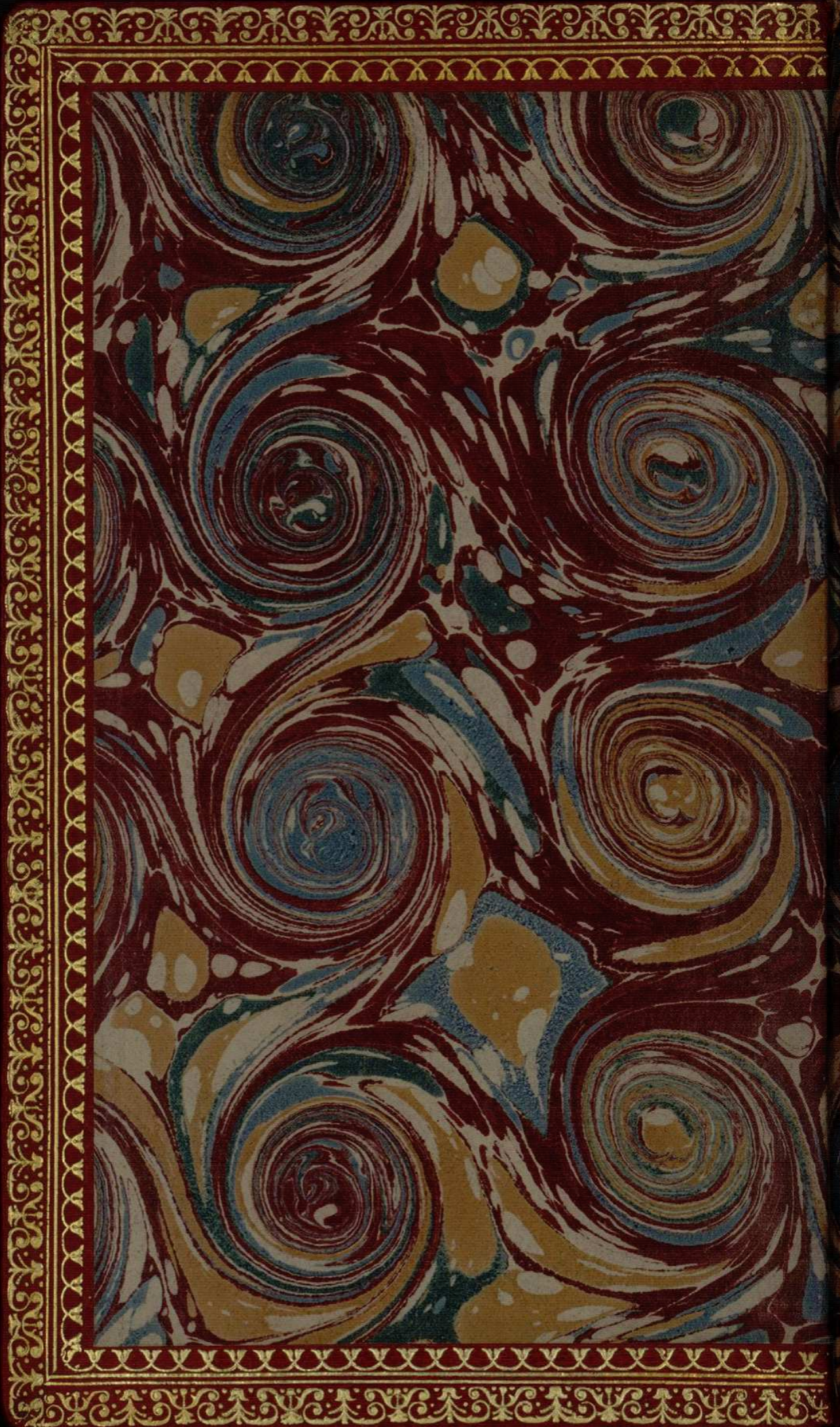
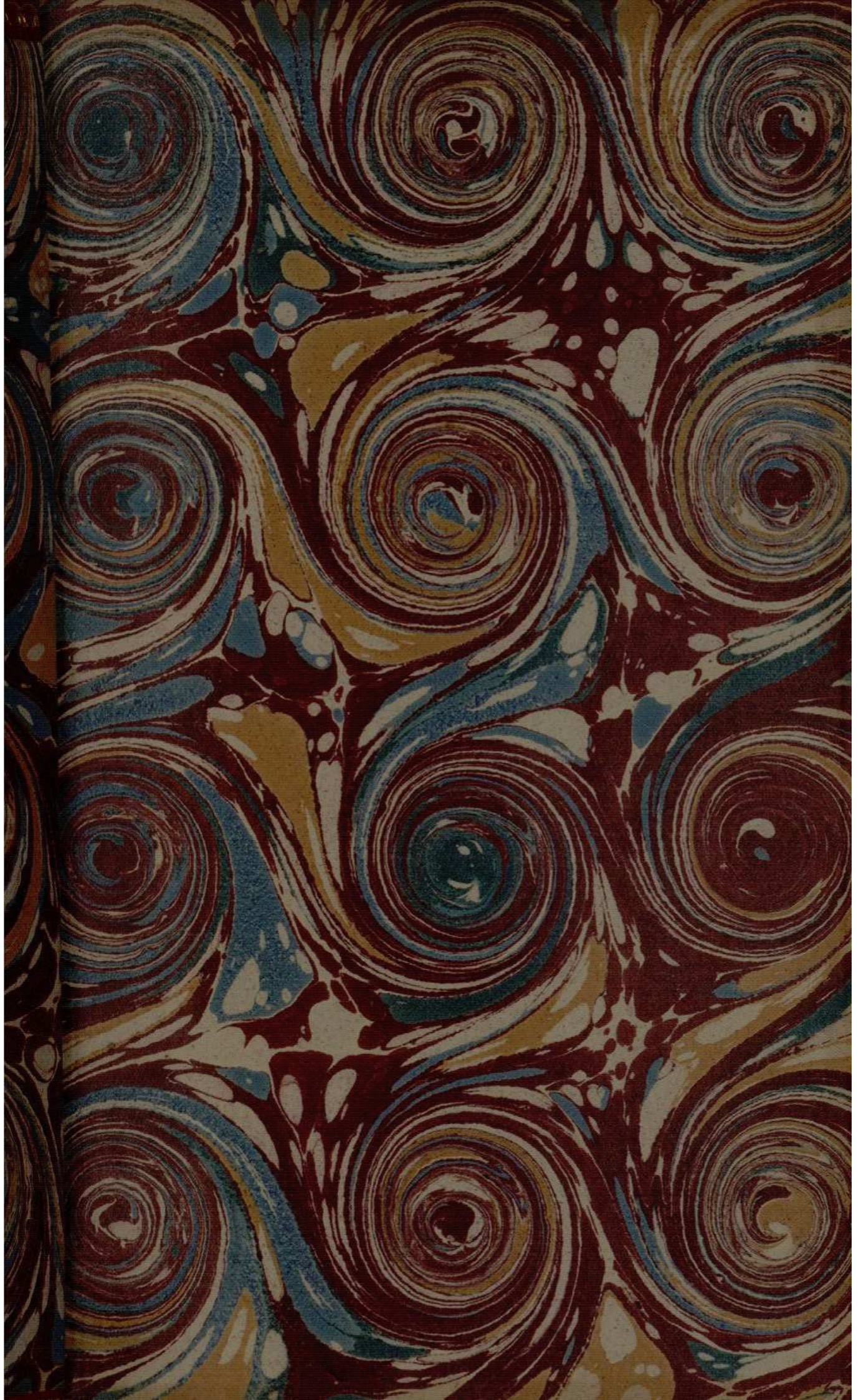
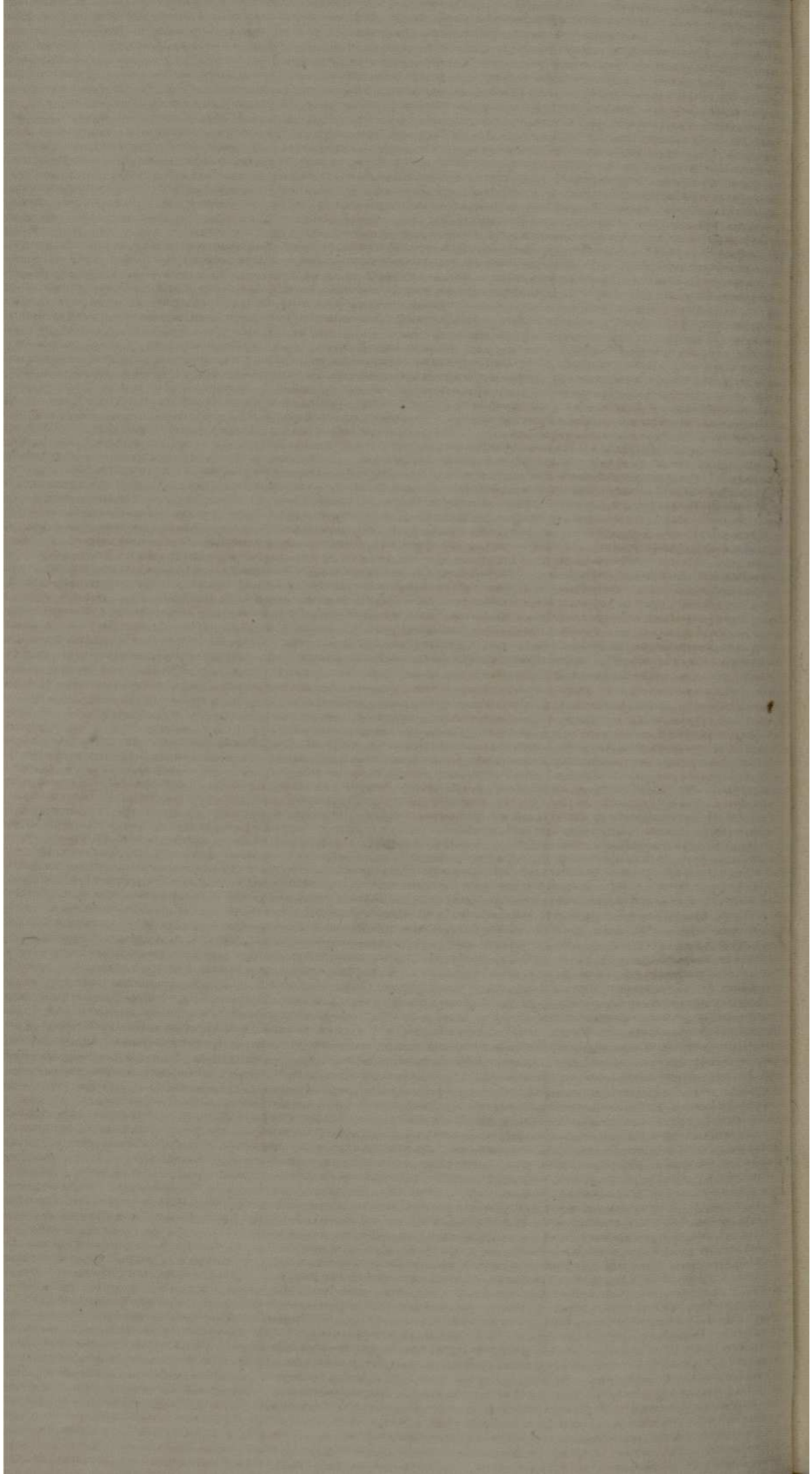


2









UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

Sibil

SU

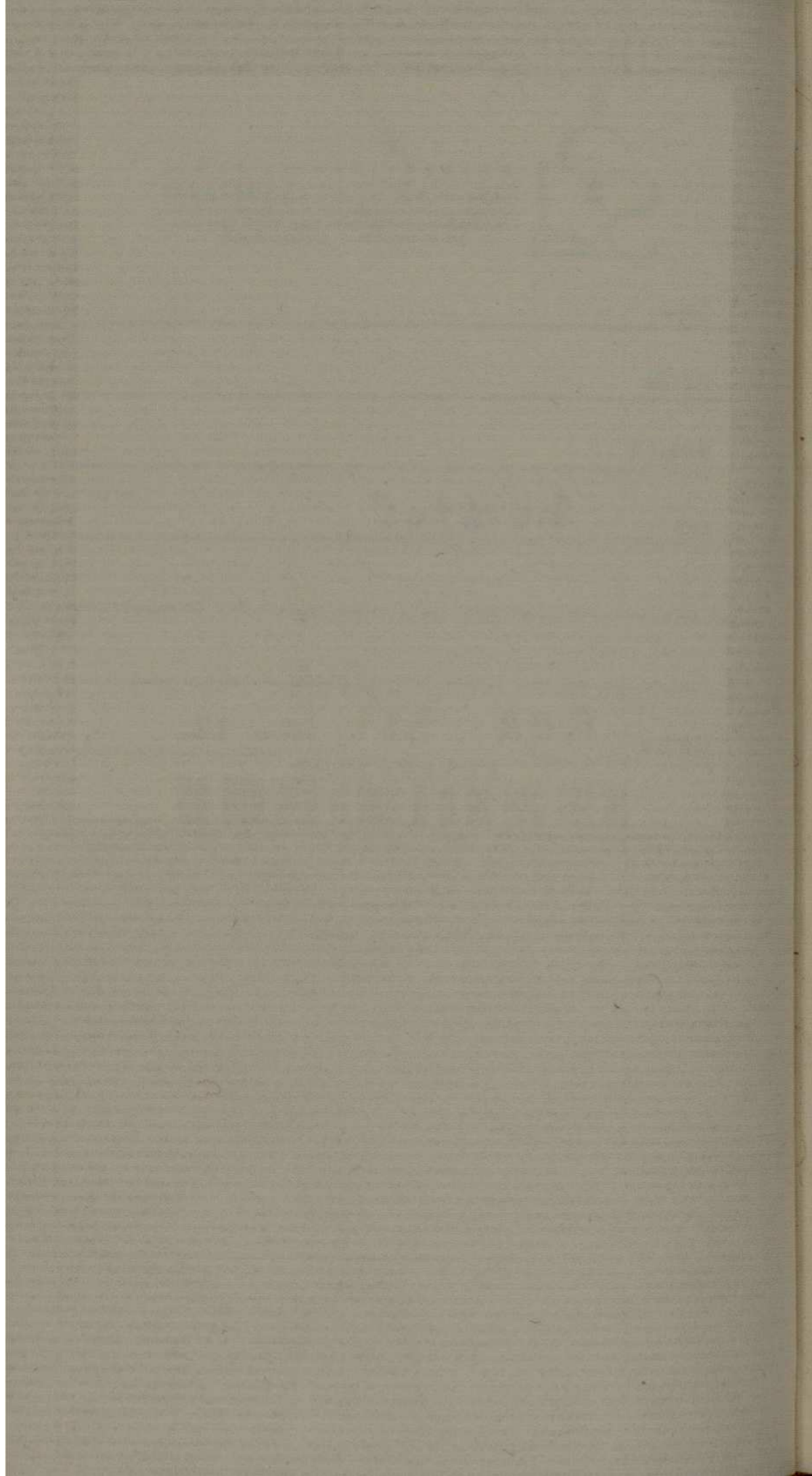
710 16805

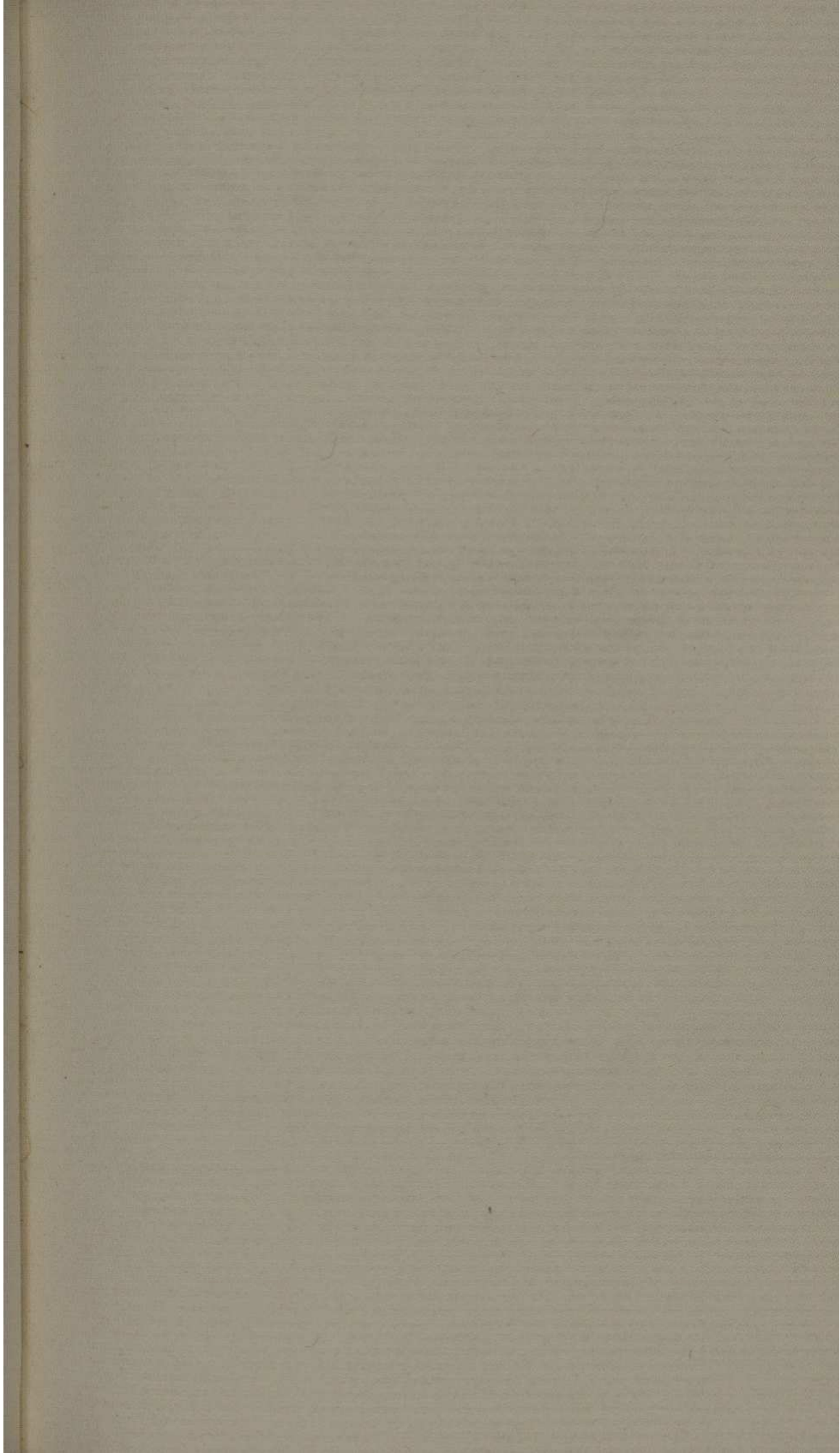
Cote

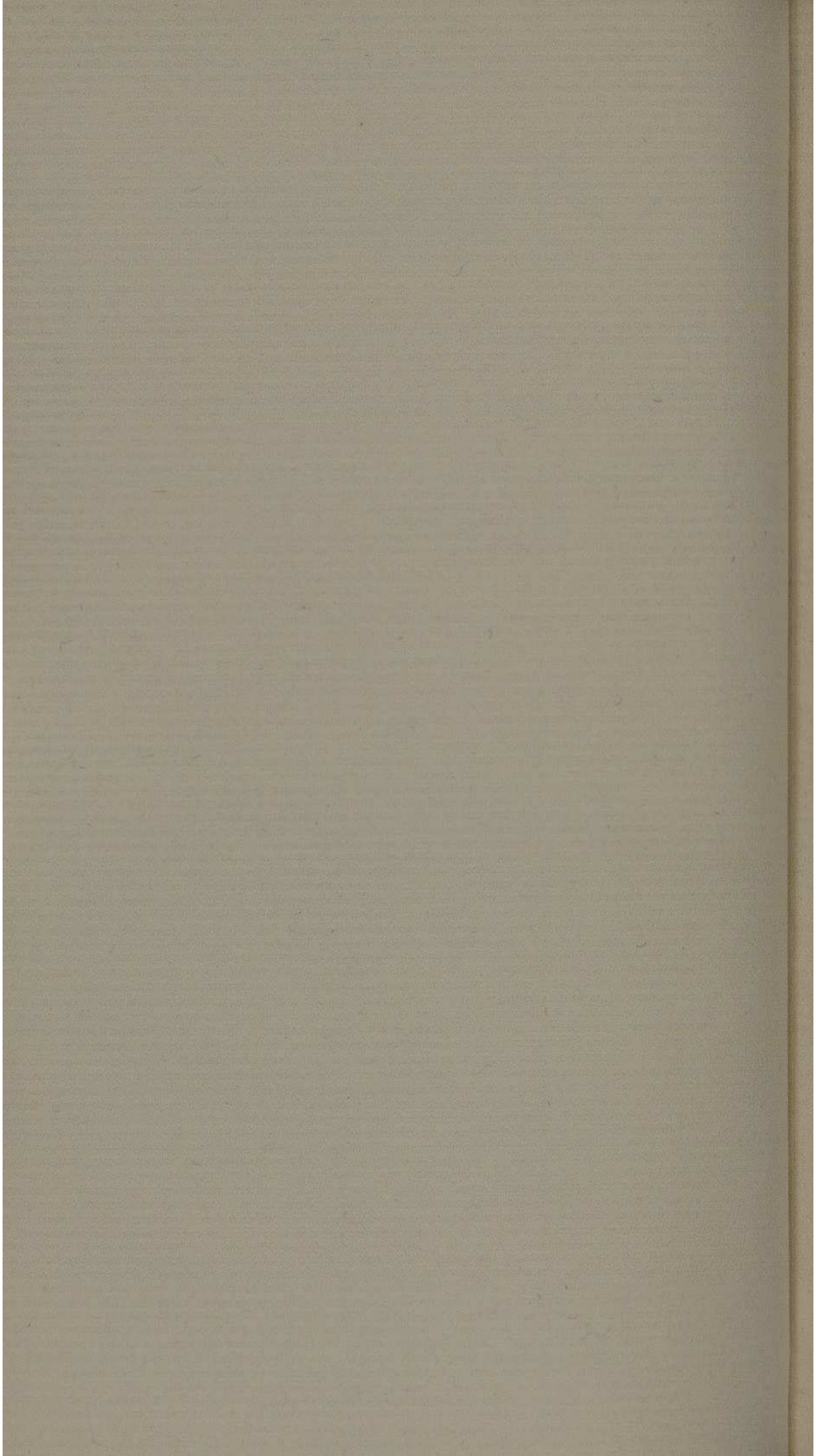
RRA 351 in-12

1154273592









R. 2a. 351 7168

LE
JOUEUR,
COMEDIE
en Vers.



A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, proche
les Augustins, à la descente du Pont-neuf,
à l'Image S. Louïs,

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREMIERE

PREMIERE

C'ESTTE Comedie a eu
 beaucoup plus de succes
 que l'ancien & les Ac-
 teurs n'avoient ose l'esperer. Il y
 avoit couru elle une caballe tres-
 forte, & d'autant plus a crain-
 dre qu'elle estoit composee des plus
 sedicieux frondeurs des Specta-
 cles, & justicé par les injustes
 plaintes d'un Plaignant qui pro-
 duisit une autre Piece en Prose
 sous le mesme titre, & qui la fit
 voir tous les jours dans les Caffes
 de Paris. Les Performances ont est-



P R E F A C E .



ETTE Comedie a eû beaucoup plus de succès que l' *Auteur* & les *Acteurs* n'avoient osé l'esperer. Il y avoit contr'elle une caballe tres-forte , *et* d'autant plus à craindre qu'elle étoit composée des plus seditieux frondeurs des *Spectacles* , & suscitée par les injustes plaintes d'un *Plagiaire* qui produisoit une autre *Piece* en *Prose* sous le mesme titre , & qui la lisoit tous les jours dans les *CaffeZ* de *Paris*. Les *Personnes* qui s'in-

P R E F A C E.

ressent à la réssite de cette se-
conde Comedie du Foüeur ont pu-
blié d'abord que la premiere étoit
tres-mauvaise, la Cour, & la
Ville en ont jugé plus favorable-
ment, & il seroit à souhaiter
pour eux que l'Ouvrage qu'ils
protegent eût une destinée aussi
heureuse.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

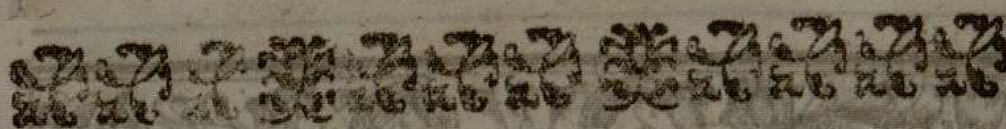
PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-huitième Aoust 1695. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à THOMAS GUILLAIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *le Recueil des Comedies du Sieur D * * ** pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elles seront achevées d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des presentes, pendant lequel temps tres-expresses inhibitions & defences sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter desdites Comedies, d'autre Edition que celles de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payable sans déport par chacun des Contrevenans, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de la Ville de Paris, le premier Septembre 1695.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
II. Fevrier 1697.

Le prix est vingt sols.



ACTEURS.

GERONTE , Pere de Valere.

VALERE , Amant d'Angelique.

ANGELIQUE , Amante de Valere.

LA COMTESSE , Sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE , Amant d'Angelique.

NERINE , Servante d'Angelique.

HECTOR , Valet de Valere.

Mr TOUTABAS , Maistre de Triètrac.

Mr GALONIER , Tailleur.

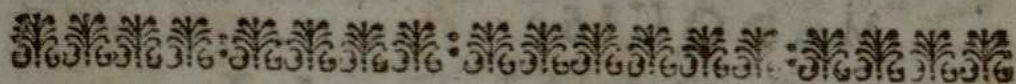
Me ADAM , Selliere.

*La Scene est à Paris , dans un Hôtel
Garny.*



LE JOUEUR.

COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteuil près
d'une Toilette.*



L est parbleu grand jour. Déjà de leur
ramage

Les Coqs ont éveillé tout nostre voi-
sinage.

Que servir un Joueur est un maudit métier !
Ne seray-je jamais Laquais d'un Soufermier ,
Je ronflerois mon sou la grasse matinée ,
Et je m'enyvrerois le long de la journée ,

A

LE JOUEUR,

Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon employ ;
Je serois dans la suite un Conseiller du Roy,
Rat de cave ou Commis ; & que sçait-on ? peut-estre
Je deviendrois un jour aussi gras que mon maistre,
J'aurois un bon carosse à ressorts bien lians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans ;
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune,
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui Jasmin autrefois d'un drap du seau couvert,
Bornoit sa garde-robe à son justau-corps vert.
Quelqu'un vient. Si matin Nerine quit'envoye ?



SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

Que fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voye.

HECTOR.

Va, mon Maistre ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux luy parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.
Oh j'entreray, te dis-je ?

HECTOR.
Icy je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.
Tes sots raisonnemens font pour moy superflus.

HECTOR.
Voudrois-tu voir mon Maistre *in naturalibus*.

NERINE.
Quand se levera-t'il ?

HECTOR.
Mais avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche, & franchement ...

NERINE.
Acheve.

HECTOR.
Je ne dis mot.

NERINE.
Oh parle, ou de force ou de gré....

HECTOR.
Mon Maistre en ce moment n'est pas encor rentré.

NERINE.
Il n'est pas rentré ?

HECTOR.
Non, il ne tardera guere.
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire
Ce garçon là.

NERINE.
J'entens autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan ton Maistre jouë & pert,
Ou bien réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-estre il parle au Ciel d'une étrange maniere.

4 LE JOUEUR,

Par ordre tres-exprés d'Angelique aujourd'huy,
Je viens pour rompre icy tout commerce avec luy,
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte ny dé,
Par quelque espoir de gain dôt son cœur fut guidé;
Cependant....

H E C T O R.

Je voy bien qu'un Rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

N E R I N E.

Et quand cela seroit, n'aurois-je pas raison?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison,
Angelique entre nous seroit extravagante,
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante,
Luy, c'est un homme d'ordre & qui vit congrument,

H E C T O R.

L'Amour se plaist un peu dans le déreglement,

N E R I N E.

Un Amant fait, & meur.

H E C T O R.

Les filles d'ordinaire

Ayent mieux le fruit vert.

N E R I N E.

D'un fort bon caractère,
Qui ne sçeut de ses jours ce que c'est que le jeu.

H E C T O R.

Mais mon Maistre est aimé.

N E R I N E.

Dont j'enrage, morbleu,

Ne verray-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous costez de tabac barboüillé,

COMEDIE.

Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue Stinkerque a replis tortueux,
Un haut de chausses bas prest à tomber sous eux,
Qui faisant le gros dos la main dans la ceinture,
Viennent pour tout merite étaler leur figure.

HECTOR.

C'est le goust d'apresent, tes cris sont superflus
Mon enfant.

NERINE.

Je veux moy reformer cet abus,
Je ne souffriray pas qu'on trompe ma Maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse,
Qu'elle épouse un Jouieur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'Hospital.

HECTOR.

Ton sermon me paroist un tant soit peu brutal ;
Mais tant que tu voudras parler, presche, tempeste,
Ta Maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta teste
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir,
Elle est fille d'esprit, peut-estre dès ce soir
Derante par mes soins l'épousera.

HECTOR.

Tarare,
Elle est dans nos filets.

NERINE.

Et moy je te declare
Que je l'en tireray dès aujourd'huy.

6 LE JOUEUR,
HECTOR.

Bon, bon.

NERINE.

Que Dorante a pour luy Nerine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'Amour ; tu sçais que d'ordinaire
Quand l'Amour veut parler la raison doit se taire
Dans les femmess'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous

Quand la raison agit, l'Amour a le dessous.
Ton Maître est un Amant d'une espece plaisante,
Son amour peut passer pour fièvre intermitante ;
Son feu pour Angelique est un flus & reflux.

HECTOR.

Elle est après le jeu ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Ouy. C'est la passion qui seule le dévore.
Des qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi quand il n'a pas un sou,
Tu m'avouras qu'il est amoureux comme un feu.

NERINE.

Oh j'empescheray bien.

HECTOR.

Nous ne te craignons guere ;

Et ta Maîtresse encor hier promet à Valere
De luy donner dans peu pour prix de son amour,
Son portrait enrichy de brillans tout au tour,
Nous l'attendons ma chere avec impatience,
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Le portrait est tout prest, mais ce n'est pas pour luy.
Et Dorante en sera possesseur aujourd'huy.

COMEDIE.

HECTOR.

A d'autres.

NERINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,
Estant fils de famille, ayant encor son Pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banny
Depuis un an il loge en cet hostel garny.

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & vostre clique.

NERINE.

Est-ce de mesme dis ! ma Maîtresse Angelique,
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce Pays
Que pour un temps, & n'ont point de Pere à Paris.

HECTOR.

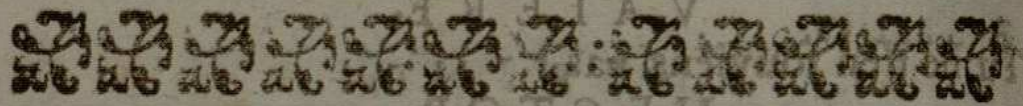
Valere a deserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à luy qu'il faut faire querelle ;
Et si Monsieur son Pere avoit voulu sortir,
Nous y serions encor à ne t'en point mentir ;
Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'estre si peu traitable ;
Quoy qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma Maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse,
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours
Qu'il a joué, qu'il jouë, & qu'il jouëra toujours,
Adieu.



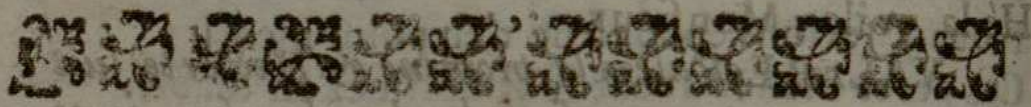
LE JOUEUR,



SCENE III.

HECTOR *seul.*

Bonjour : autant que je m'y peux connoître
Cetle Nerine cy n'est point trop pour mon Maître,
A-t'elle grand tort ? non. C'est un panier percé,
Qui . . . Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé ;
On soupçonne aisément à sa triste figure
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui preste à triple
usure.



SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

*Valere paroist en desordre comme un homme qui a
joué toute la nuit.*

VALERE.

Quelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas

COMEDIE.

9

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las

De tes mauvais discours, & tes impertinences...

HECTOR *à part.*

Ma foy la verité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre, euh ?

HECTOR.

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien, me faudra-t'il attendre encor long-temps ?

HECTOR.

Hé la voila, Monsieur.

VALERE. *Valere se promene & Hector le suit
tenant sa robe de chambre toute
déployée.*

Une Ecole maudite,

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien. Parbleu je te sçauray

Maudit jeu de Trictrac, ou bien je ne pourray,

Tu peux me faire perdre : ô fortune ennemie ;

Mais me faire payer, parbleu je t'en deffie,

Car je n'ay pas un sou.

HECTOR *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, Monsieur...

VALERE.

Je me ris de tes coups, j'incague la fureur.

HECTOR.

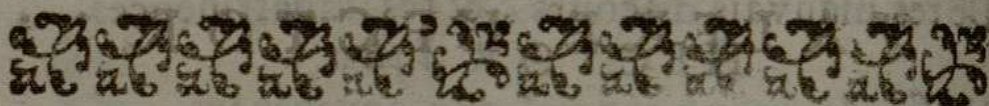
Vostre robe de chambre est, Monsieur, toute preste

10 LE JOUEUR,
VALERE.

Va te coucher maraut, ne me romps point la teste,
Va-t'en.

HECTOR.

Tant mieux.



SCENE V.

VALERE *seul se mettant dans le fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux, je ne puis fermer l'œil,
Je dois de tous costez, sans espoir, sans ressource,
Et n'ay pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.
Hector. . . . Que ce coquin est heureux de dormir,
Hector ?

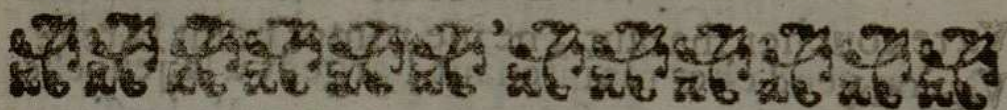
HECTOR *derriere le Theatre.*

Monsieur ?

VALERE.

Hé bien bourreau veux-tu venir,
N'es-tu pas las encor de dormir, miserable,





SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

L As de dormir, Monsieur: Hé je me donne au diable

Je n'ay pas eu le temps d'oster mon justau-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est selon l'usage

Venu maint Creancier, de plus un gros visage,

Un Maistre de Triétrac qui ne m'est pas connu,

Le Maistre de Musique est encore venu,

Ils reviendront bien-tost.

VALERE.

Bon, pour cette autre affaire

M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui? cette honneste usuriere,

Qui nous preste par heure à vingt sous par écu.

VALERE.

Justement elle-même.

LE JOUEUR,

HECTOR.

Ouy, Monsieur, j'ay tout vu,
 Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse;
 Mais enfin j'ay tant fait avec un peu d'adresse,
 Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant.
 Et vous aurez, je crois, au plustost vostre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus, ô Ciel! quel coup de grace,
 Hector, mon cher Hector, vien ça que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend rendre.

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
 Je n'ay pour en avoir qu'à donner mon billet.

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile,
 Vous estes aussi bon que Banquier de la Ville:
 Pour la reduire au point où vous la souhaitez;
 Il a falu lever bien des difficultez,
 Elle est d'accord de tout, du temps, des arrerages,
 Il ne faut maintenant que luy donner des gages.

VALERE.

Des gages.

HECTOR.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien,
 Où les prendray-je, dis?

HECTOR.

Ma foy je n'en sçais rien.
 Pour nipes nous n'avons qu'un grand fond d'es-
 perance,

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance,

Et

COMEDIE.

13

Et dans ce siecle-cy Messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prestent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moy, veux-tu que je luy donne.

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-mesme en personne,

Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :

Mais, Monsieur, s'il vous plaist, pour changer de
propos,

Aimeriez-vous toujours la charmante Angelique.

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ce doute & m'outrage & me
pique,

Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux,
Quand vous estes sans fond vous estes amoureux.
Et quand l'argent renaist vostre tendresse expire.
Vostre bourse est, Monsieur, puisqu'il faut vous
le dire,

Un Thermometre seur, tantost bas, tantost haut,
Marquant de vostre cœur ou le froid, ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me
donne,

Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oüy; mais j'ay bien peur moy qu'on ne vous plan-
te-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nerine sort d'icy qui m'a dit qu'Angelique

Pour Dorante vôtrec Oncle en ce momét s'explique.

B

14 LE JOUEUR,

Que vous jouiez toujours malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

V A L E R E.

Dieux ! que me dis-tu-là ?

H E C T O R.

Ce que je viens d'entendre,

V A L E R E.

Bon, cela ne se peut, on ta voulu surprendre.

H E C T O R.

Vous estes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

V A L E R E.

Point, sans presumption

On sçait ce que l'on vaut.

H E C T O R.

Mais si sans vouloir rire,

Tout alloit comme j'ay l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angelique enfin pût changer. . .

V A L E R E,

En ce cas,

Je prens le party, mais cela ne se peut pas.

H E C T O R.

Si cela se pouvoit qu'une passion neuve. . .

V A L E R E.

En ce cas je pourrois rabatre sur la veuve,
La Comtesse sa Sœur.

H E C T O R.

Ce dessein me plaît fort,

J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort.

Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,

Cette veuve, je croy, ne seroit point cruelle.

Ce seroit une éponge à presser au besoin.

V A L E R E.

Cette éponge entre-nous ne vaudroit pas ce soin.

COMEDIE.

15

HECTOR.

C'est dans son caractere une espece parfaite ;
Un ambigu nouveau de prude & de coquette ,
Qui croit mettre les cœurs à contribution ,
Et qui veut épouser , c'est là sa passion.

VALERE.

HECTOR.

Un Marquis de même caractere ,
Grand époufeur auffi la galope & la flaire.

VALERE.

Et quel est ce Marquis ?

HECTOR.

C'est à vous parler net
Un Marquis de hazard fait par le lansquenet ,
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires,
Qui croit de ses appas les Femmes tributaires ,
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Étoit Valet de chambre avant d'estre Marquis :
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'aperçois vôtre
Pere.



SCENE VII.

GERONTE, VALEDE, HECTOR,

GERONTE.

Doucement, j'ay deux mots à vous dire, Va-
lere :

Pour toy j'ay quelques coups de canne à te prester.

HECTOR.

Excusez-moy, Monsieur, je ne puis m'arrester.

B ij

LE JOUEUR, GERONTE.

Demeure-là maraut.

HECTOR,

Il n'est pas temps de rire,

GERONTE.

Pour la dernière fois, mon Fils, je viens vous dire,
Que vôtre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne sçaurois souffrir vôtre libertinage,
Vous estes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets :
Un bois plein de voleurs est un plus seur passage,
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, estre dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon ;
J'aime les jeux galands où l'esprit se déploie,
C'est Monsieur, par exemple, un joly jeu que l'oye.

GERONTE.

Tay toy. Non à présent le jeu n'est que fureur,
On joue argent, bijoux, contracts, honneur,
Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à crain-
dre,

Risque plus volôtiers, & perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GERONTE.

Vôtre conduite enfin m'enflame de courroux,
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte,
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte,
J'estois las, attendant chez moy vôtre retour,
Qu'on fist du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait: Ces Joüeurs qui courent la fortune,
 Dans leurs déreglemens ressemblent à la Lune,
 Se couchant le matin, & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout, mais je vous feray voir,
 Que si vous ne changez de vie & de maniere,
 Je scauray me servir de mon pouvoir de Pere,
 Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Vòtre Pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait.
 Débraillé, mal peigné, l'œil hagard, à sa mine
 On croiroit qu'il viendroit dans la forest voisine
 De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vray de luy,
 Il a fait trente fois coupegorge aujourd'huy.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite,
 Parlez, que dois-je enfin esperer dans la suite.

VALERE.

Je reviens aujourd'huy de mon égarement,
 Et ne veux plus joüer, mon Pere, absolument.

HECTOR.

Voila du fruit nouveau dont son Fils le regale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un sou voila de leur morale.

VALERE.

J'ay de l'argent encore, & pour vous contenter,
 De mes dettes je veux aujourd'huy m'acquiter.

GERONTE.

S'il est ainsi, vraiment j'en ay bien de la joye.

HECTOR *à part.*

Vous acquiter, Monsieur, avec quelle monnoye ?
VALERE.

Te tairas-tu, mon Oncle aspire dans ce jour
A m'oster d'Angelique & la main & l'amour ;
Vous sçavez que pour elle il a l'ame blessée,
Et qu'il veut m'enlever.

GERONTE.

Ouy je sçay sa pensée,
Et je seray ravy de le voir confondu.

HECTOR.
Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tonda.

GERONTE.
Je voudrois bien déjà que l'affaire fut faite.
Angelique est fort riche, & point du tout coquete,
Maîtresse de son choix, avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de meriter sa main.

Payer tes Creanciers.

VALERE.

J'y vais, j'y cours... Mon Pere...

GERONTE.

Hé, plaît-il ?

VALERE.

Pour sortir entierement d'affaire
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur.

GERONTE.

Ah, ah, je vous entens,
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non, comme vous pourrez allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais mon Pere, croyez.

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

Preſtez-moy mille écus.

HECTOR.

Nous payrons l'intereſt
Au denier un.

VALERE.

Monſieur.

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point mon Pere aujourd'huy vous ſur-
prendre,

Et pour vous faire voir quels ſont mes bõs deſſeins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah parbleu pour le coup c'eſt eſtre raifonnable.

GERONTE.

Et de combien encor eſtes-vous redevable ?

VALERE.

La ſomme n'y fait rien.

GERONTE.

La ſomme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non, quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regreterez nullement la dépenſe,
Et nous ferons, Monſieur, la choſe en conſcience.

GERONTE.

Ecouûtez, je veux bien faire un dernier effort ;
Mais après cela, ſi.

VALERE.

Modérez ce transport.

Que ſur mes ſentimens vôtre ame ſe repoſe,
Je vay voir Angelique, & mon cœur ſe propoſe
D'arreſter ſon courroux déjà preſt d'éclater.

B. iiij. Il ſort.

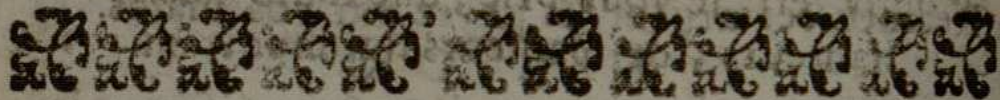
LE JOUEUR,

HECTOR.

Je m'en vay travailler moy pour vous contenter,
A vous faire en raisons claires & positives,
Le memoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'auray l'honneur de vous montrer dans
peu. *Il sort.*

GERONTE *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire,
Et j'auray deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon Frere, & marier mon Fils.



SCENE VIII.

Mr TOUTABAS, GERONTE

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur véritablement sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministere,
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & Maistre de Trictrac:
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,
Et vostre serviteur, pour terminer ma phrase.

GERONTE.

Un Maistre de Trictrac, il me prend pour mon Fils:
Quoy vous montrez, Monsieur, un tel Art dans
Paris?

Et l'on ne vous a pas fait present en galere
D'un brevet d'Espalier ?

TOUTABAS.

A quel homme ay-je affaire ?
Comment ? Je vous soutiens que dans tous les Etats
On ne peut de mon Art assez faire de cas ,
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire ,

Devroit sçavoir joüer avant que sçavoir lire.

GERONTE.

Monfieur le Professeur avecque vos raisons
Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

TOUTABAS.

De quoy sert, je vous prie , une foule inutile
De Chanteurs , de Danseurs qui montrent par la
Ville ;

Un jeune homme en est-il plus riche quand il sçait
Chanter re mi fa sol , danser un Menuet ,
Payera-t'on de Marchands la cohorte pressante ,
Avec un Vaudeville , ou bien une Courante ;
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier
Dans mon Art au plustost se fasse initier ,
Qu'il sçache , quand il perd, d'une ame non com-
mune ,

A force de sçavoir rappeler la fortune.

Qu'il apprenne un mestier qui par de seurs secret
En le divertissant l'enrichisse à jamais.

GERONTE.

Vous estes riche à voir.

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise ,
Nombre d'honnestes gens , Fiacres , Porteurs de
Chaise ,

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circu-
lans.

Des Gascons, à souper dans les brelans fidelles,
Des Chevaliers sans ordre, & tant de Demoiselles,
Qui sans le Lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les Hyvers la cuisine se fonde,
Sur l'impôt établi d'une infailible ronde.

GERONTE.

S'il est quelque Jouëur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
qui forcez à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon Art.
En suivant mes leçons on court peu ce hazard,
Je sçais quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un fort injurieux corriger la malice,
Je sçais dans un Triètrac quand il faut un sonnez,
Glisser des dez heureux, ou chargez, ou pipez,
Et quand mon plein est fait gardant mes avantages,
J'en substituë aussi d'autres prudens & sages,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et Monsieur Toutabas vous avez l'insolence,
De venir dans ces lieux montrer vôtre science.

TOUTABAS.

Ouy, Monsieur, s'il vous plaist.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins.

COMEDIE.

23

TOUTABAS.

Monſieur , point de colere,
Je ne ſuis point venu icy pour vous déplaire.

GERONTE *le pouſſe.*

Maître juré filou forttez de la maiſon.

TOUTABAS.

Non, je n'en ſors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moy leçon :

TOUTABAS.

Je veux par mon ſçavoir extrême,
Que vous eſcarmotiez un dé comme moy-même.

GERONTE.

Je ne ſçais qui me tient , tant je ſuis animé ,
Que quelques bons ſoufflets donnez à point fermé...
Va-t'en.

Il le prend par les épaules.

TOUTABAS.

Puiſqu'aujourd'huy vôtre humeur petulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante ,
Je reviendray demain pour la ſeconde fois.

GERONTE.

Revien.

TOUTABAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois.

GERONTE *le pouſſant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'icy vray gibier de potence,
Je ne puis respirer , & j'en mourray je penſe.
Heureuſement mon Fils n'a point vû ce fripon ,
Il me prenoit pour luy dans cette occaſion ,
ſçachons ce qu'il a fait , & ſans plus de miſtere ,
Concluons ſon hymen , & finiſſons l'affaire.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.



ON cœur seroit bien lâche après tant
de sermens,

D'avoir encor pour luy de tendres
mouvemens;

Nerine, ç'en est fait, pour jamais je
l'oubje,

Je ne veux ny l'aimer, ny le voir de ma vie,

Je sens la liberté de retour dans mon cœur,

Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moy parler pour Valere, il faudroit estre fole,

Que plustost à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point desormais, pour calmer mon dépit,

Rapeller à mes sens son air & son esprit,

Car tu sçais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit, luy Madame,

Il est plus journalier mille fois qu'une femme.

COMEDIE.

25

Il rêve à tout moment, & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moy, je connois le grimoire,
Souvent tous ces débits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banny sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-toft fait son giste;
Mais il se garde bien d'en déloger si viste.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant

Avec cet air flateur, soumis, insinuant,
Que vous luy connoissez, que d'un ton pathétique
Elle se met à ses pieds.

Il vous dit à vos pieds, non charmante Angelique,
Je ne veux opposer à tout vôtre courroux,
Qu'un seul mot, je vous aime, & je n'aime que vous.
Vôtre ame en ma faveur n'est-elle point émeuë,
Vous ne me dites rien, vous détournez la veuë,
Elle se relève.

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter;
Peut-estre en ce moment pour vous épouvanter,
Il se souffletera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne sont pas à luy; mais de ces airs fougueux.
Ne vous étonnez pas; contez qu'en sa colere
Il se fera pas grand mal.

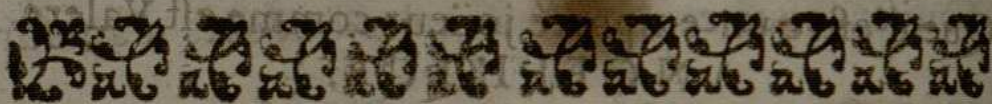
LE JOUEUR,

ANGELIQUE.

Laisse-moy faire.

NERINE.

Vous voila, grace au Ciel, bien instruite sur tout,
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.



SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,

NERINE.

LA COMTESSE.

ON dit par tout, ma Sœur, qu'un peu moins
prévenuë

Vous époulez Dorante.

ANGELIQUE.

Ouy, j'y suis resoluë.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi, Valere est un vray fou,
Qui jouiroit vôtre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre vôtre tendresse,
Cet amour, entre-nous, étoit une foiblesse,
Il faut se dégager de ces attachemens,
Que la raison condamne, & qui flatent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vray.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
 Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
 J'aimerois mieux qu'il fust gueux, avaricieux,
 Coquet, fâcheux, mal-fait, brutal, capricieux,
 Yvrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
 Que d'estre un emporté joueur comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sçay que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire vôtre époux ?

ANGELIQUE.

Moy, non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a ma foy receu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien-fait. Puis qu'enfin vous renoncez à luy,
 Je vay l'épouser moy.

ANGELIQUE.

L'ÉPOUSER !

LA COMTESSE.

Aujourd'huy.

ANGELIQUE.

Ce Joueur qu'à l'instant.

LA COMTESSE.

Je sçauray le reduire,
 On sçait sur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoy vous voulez, ma Sœur, avec cet air si doux,
 Ce maintien reservé, prendre un nouvel époux,

LA COMTESSE.

[crime,
 Et pourquoy non, ma Sœur, fais-je donc un grand
 De ralumer les teux d'un amour legitime :

18 LE JOUEUR,
J'avois fait vœu de faire tout autre engagement,
Pour garder du deffant le souvenir charmant,
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage;
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien
fort,

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les Maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquite-t'il d'une perte aussi dure?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en Maris vous deviez mieux choisir,
Vous unir à Valere!

LA COMTESSE.

Ouy, ma Sœur, à luy-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas, croyez-vous qu'il vous
aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, luy s'il m'aime, ah quel aveuglement!

On a certains attraits, un certain enjouement,

Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-temps de pleine jouissance,

Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je voy bien qu'il n'est pas impossible,

Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,

L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur,
Ce métal en amour est un grand seducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La moderation fut toujours mon partage;
Mais ce n'est point par l'or que brillēt mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais :

Mes sentimens, ma Sœur, sont differens des vôtres,
Si je connois l'amour ce n'est que dans les autres,
J'ay beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :

Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance.

Dorante, le Marquis, briguent mon alliance ;

Mais si d'un nouveau nœu je veux bien me lier,

Je prétens à Valere offrir un cœur entier,

Je fais profession d'une vertu severe.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon merite je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur luy, ma Sœur, auroient les mêmes
droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime sterile,

Un petit feu leger, vagabond, volatile.

Quand on veut inspirer une solide amour,

Il faut avoir vécu, ma Sœur, bien plus d'un jour,

Avoir un certain poids, une beauté formée,

Par l'usage du monde, & des ans confirmée :

Vous n'en estes pas-là.

ANGELIQUE.

J'attendray bien du temps.

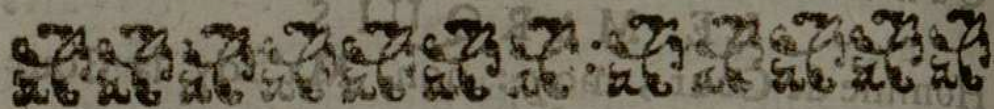
Madame est prévoyante, elle a pris les devants ;
Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ! hé non, non, il n'est pas sur mon
compte.



SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS *se rajustant.*

JE suis tout en desordre, un maudit embarras
Ma fait quitter ma chaise à deux ou trois cens
pas,

Et j'y ferois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant sans fateur.

LE MARQUIS.

Oh point du tout, je suis vôtre humble servi-
teur ;

Mais à vous parler net sans que l'esprit fatigue ;

Près du sexe je sçais me demesler d'intrigue :

Ah juste Ciel ! quel est cet admirable objet.

C'est ma Sœur.

LE MARQUIS.

Vôtre Sœur ! Vraiment c'est fort bien fait,
Je vous sçais gré d'avoir une Sœur aussi belle,
On la prendroit parbleu pour votre Sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joly tour,
Qu'il est sincere; on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour; moy: non. Ma foy la Cour
m'ennuye,

L'esprit dans ce país n'est qu'en superficie;
Si-tost que vous voulez un peu l'aprofondir,
Vous rencontrez le tuf: J'y pourrois m'agrandir,
J'ay de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de

France,
Je jouë, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par necessité,
Et pour y rendre au Roy quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Jen'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine,
Ces fades complimens sur de grands mots montez,
Ces protestations qui sont futilitez,
Ces serremens de main dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
M'ostent à tout moment la respiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre af-
faire.

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Point. Il faut estre au moins gros Fermier pour
leur plaite.

Leur sottte vanité croit ne pouvoit trop haut.
A des faveurs de Cour mettre un injuste tau.
Moy, j'aime à pourchasser des beautez mitoyenes,
L'Hyver dans un fauteüil avec des citoyenes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, & conte mes raisons,
Là, toute la maison s'offre à me faire feste,
Valets, Fille de chambre, Enfans, tout est honnestes;
L'Epoux même discret quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voila comme je vis, quand par fois dans la Ville
Je veux bien déroger.

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce-là me paroist assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous:
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vray que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fy donc petit badin, un peu de retenuë,
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë,
Le mot d'amour me blesse & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-estre si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'envelope,
Et ce mot dit à crû luy cause une syncope.

LE JOURNAL
COMEDIE.

33

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus
doux.

LA COMTESSE.
Comment? qu'est-ce? plaist-il? parlez, expliquez-
vous,

Parlez donc, parlez donc, apprenez; je vous prie,
Que mortel quel qu'il soit ne me dit de ma vie,
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.
Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur?

ANGELIQUE.
Mais Valere vous aime, & souvent.

LE MARQUIS.
Qu'est-ce à dire
Valere? Un autre icy conjointement soupire:
Ah si je le sçavois je luy ferois morbleu.
Où loge-t'il

NERINE.
icy.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en
aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.
Mais quel droit avez-vous sur moy?

LE MARQUIS.
Quel droit, ma Reine?

Le droit de bien-seance avec celuy d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.
Vous estes fou Marquis de parler de la sorte.

LE MARQUIS.
Je sçais ce que je dis ou le diable m'emporte.

34 LE JOUEUR,

LA COMTESSE.
Sommes-nous donc liez par quelque engagement?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais...

LA COMTESSE.

Parlez.

Qu'est-ce à dire? Comment...

LE MARQUIS.

Je ne sçay point prendre en main des trompettes.
Pour publier par tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh ma Sœur!

NERINE.

Des faveurs!

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret,

Et sçais quand il le faut oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoist que trop ma retenue austere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah parbleu je sçauray de Valere
Quel est en vous aimant le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.



SCENE IV.

I. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse Comtesse.

LE JUEUR,

35

LE MARQUIS *le mettant dans sa poche.*
Je le liray tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.
Quelle attende.

3. LAQUAIS.

Monfieur.

LE MARQUIS.

Encore : ah paffanbleu
Il faut que de la Ville enfin jeme dérobe.

3. LAQUAIS.

Je viens de voir, Monfieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit fon mary couche aux
champs,

Et que ce foir fans bruit.

LE MARQUIS.

Il fuffit, je t'entens,
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille, & tantoft fur la brune,
Va m'attendre en fecret où tu fus avant-hier,
Là. . .

3. LAQUAIS.

Je fçais.

LE MARQUIS.

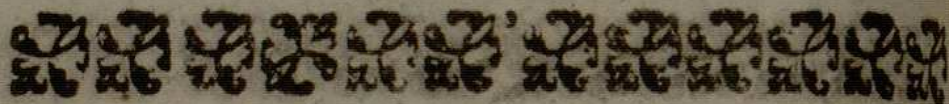
Il faudroit avoir un corps de fer
Pour refifter à tout. J'ay de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez, mais je m'en veux distraire,
Vous ferez deformais tous mės foins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur eftoit libre, il pourroit eftre à vous.

LE MARQUIS.

Adieu charmant objet, à regret je vous quitte,
C'eft un pefant fardeau d'avoir un gros merite



SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE.

C Et homme-là vous aime épouvantablement.
ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement,
LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moy luy tourne la cervelle,
Il ne m'a pourtant veü encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere. . . Je crois
voir Valere.





SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprès de moy le guide.

NÉRINE à *Angelique*.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez,
Ouvrez de vôtre cœur les sentimens cachez.
Vous allez voir, ma Sœur ?

VALERE à *la Comtesse*.

Ah ! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame:
à *Angelique*.

Et quel plaisir de dire en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous.

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoy, que faites-vous,
Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même icy m'avez permis de faire.

NÉRINE.

Voicy du qui pro quo.

LE JOUEUR,

VALERE.

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encore de recevoir mes vœux.

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin belle Angelique,
Entre mon Oncle & moy que vôtre cœur s'expli-
que,

Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur.

LA COMTESSE.

Angelique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moy que vôtre cœur sou-
pire ?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ay rien à vous dire ;
Regardez vôtre Sœur, & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE,

Quoy d'aucun feu pour moy vôtre ame n'est épri-
se ?

VALERE.

Quelques civilitez que l'usage autorise. . .

LA COMTESSE.

Comment. . .

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec severité
Exiger des Amans trop de sincerité.

Ma Sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaist, petite ridicule.

COMEDIE.

39

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous estes belle, riche.

LA COMTESSE.

Et vous estes un fat.

ANGELIQUE.

La moderation qui fut vôtre partage,
Vous ne la mettez point, ma Sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en cour-
roux,

C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.



SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

ELLE connoît ses gens.

VALERE.

Ouy pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme voicy le choc,
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moy faire.

D ij

VALERE.

Mais que me sert hélas ! que mon cœur vous pré-
fère ,

Que sert à mon amour un si sincère aveu ,
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle il est l'ouвра-
ge ;

Je sçay qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partages ,
Que la fureur du jeu se mêle où vous regnez ;
Mais . . .

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame ,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflame ;
Suivez , suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimé.

VALERE.

Desormais plein de votre tendresse ,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse ,
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! quelle rigueur extrême !
Jamais : ah que ce mot est cruel quand on aime ,
Hé quoy ! rien ne pourra fléchir votre courroux ,
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux.

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt , Monsieur , à votre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tost voir joüer la Comedie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en
crédit.

VALERE.

Vous le voulez : hé bien il faut vous satisfaire
Cruelle , il faut mourir.

Il veut tirer son épée.

ANGELIQUE l'arrestant.

Que faites-vous , Valere ?

NERINE.

Hé bien ! ne voila pas vôtre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge , euh. . .

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit ,

Nerine , qu'il viendroit se percer à ma veüe ,
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

NERINE.

Que les Amans sont fots.

VALERE.

Puisqu'un soin genereux
Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux ,
Non , ce n'est point assez de me rendre à la vie ,
Il faut que par l'amour desarmée , attendrie ,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux ,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine , qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée

Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits.

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Ouy, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'auray pour vous la plus ardente flame...

NERINE.

Pour faire des sermens il est toujours tout prest.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qui vous plait;
Ouy, je vous rends mon cœur.

VALERE *luy baisant la main.*

Ah quelle joye extrême!

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce present celuy de mon Portrait.

Elle luy donne son Portrait enrichy de diamans.

NERINE.

Helas de mes sermens voila quel est l'effet!

VALERE.

Quel excès de faveurs!

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde! ô Ciel! le reste de ma vie.
Que dis-je, je pretens que ce Portrait si beau
Soit mis avecque moy dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous separe.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre.

COMEDIE.

43

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus Valere, & que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

Elle sort.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

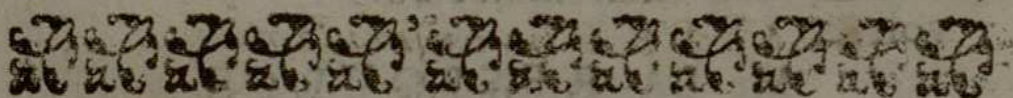
NERINE.

Ah que voila pour l'Oncle une époque fâcheuse!

Elle sort.

VALERE,

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux,
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...



SCENE IX.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur je viens vous dire.

VALERE.

Je suis tout transporté: voy, considere, admire
Angelique m'a fait ce genereux present.

HECTOR.

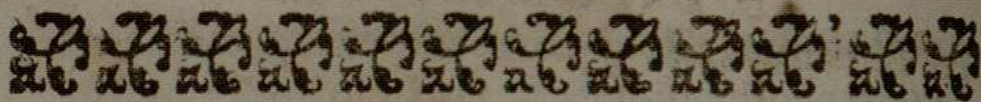
Que les brillans sont gros, pour estre plus content
Je vous amene encor un lenitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource!



SCENE VIII.

Me LA RESSOURCE, VALERE,
HECTOR.

VALERE *l'embrassant.*

HE' bonjour, mon enfant, tu ne peux concevoir
Jusqu'ou va dans mon cœur le plaisir de te
voir.

Me LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor; mais quel sombre équipage,
Vous voila sans mentir aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas Hector que c'est un deuil de Cour.

Me LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur, point du tout, je suis une bourgeoise,
Qui sçais me mesurer justement à ma thoise,
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas;
Mais pour moy je n'ay point cette sotte manie,
Et si mon pauvre époux estoit encor en vie...

Elle pleure.

VALERE.

Quoy! Monsieur la Ressource est mort?

Me LA RESSOURCE.

Subitement.

COMEDIE.

45

HECTOR *pleurant.*

Subitement hélas ! j'en suis fâché vraiment
Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin Madame la Ressource
De mille écus.

Me LA RESSOURCE.

Monfieur disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Me LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes,
Nous faisons icy bas des routes intertaines,
Je pourrois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit
Que sur des gages seurs tu prêtois à crédit.

Me LA RESSOURCE.

Sur des gages Monfieur ? c'est une médifance,
Je fçay que ce seroit bleffer ma conscience
Pour des nantiffemens qui vaillent bien leur prix,
De la vieille vaiffelle au poinçon de Paris,
Des diamans ufez, & qu'on ne fçauroit vendre,
Sans risquer mon honneur je croy que j'en puis
prendre.

VALERE.

Je n'ay pour te donner vaiffelle ny bijoux.

HECTOR.

Oh parbleu nous marchons fans crainte des filoux.

Me LA RESSOURCE.

Hé bien nous attendrons, Monfieur, qu'il vous en
vienne.

46 LE JOUEUR,
VALERE.

Compte ma pauvre enfant que ma mort est cer-
taine,

Si je n'ay dans ce jour mille écus.

Me LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur,

Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reyne, mon ai-
mable,

Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR à genoux.

Par pitié.

Me LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR

Ah que nous sommes foux,

Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de
cailloux;

Sans des nantiffemens, il ne faut rien pretendre.

VALERE.

Dy moy donc si tu veux, où je les pourray prendre.

HECTOR.

Attendez... mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main.

VALERE.

Mais voy donc!

HECTOR.

Laissez-moy, je cherche en ma boutique

VALERE.

Ecoute... nous avons le portrait d'Angelique,
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah que dites-vous là, vous devez le garder.

COMEDIE.

47

VALERE.

D'accord, honnestement je ne puis m'en défaire.

Me LA RESSOURCE.

Adieu, quelque autrefois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu sçais jusqu'où vôt mes besoins,
N'ayant pas son portrait l'en aimeray-je moins.

HECTOR.

Fort bien, mais voulez-vous que cette perfidie...

VALERE.

Il est vray. J'ay tantost cette grosse partie
De ces joüeurs en fonds qui doivent s'assembler.

Me LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc, où voulez-vous aller,
Je feray de l'argent, ou celuy de mon pere,
Quoy qu'il puisse arriver nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra
Que de son cher Portrait.

VALERE.

Et qui le luy dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le re-
prendre.

HECTOR.

Dans une heure.

VALERE.

Ouy vrayment :

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

LE JOUEUR,

HECTOR *le considérant.*

Sur cette nipe là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours, je gagneray sans doute.

HECTOR.

Vostre raisonnement met le mien en dérouté,
Je sçay que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tireray bien Hector, je t'en répond.
Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance..

Me LA RESSOURCE.

Ouy je puis maintenant prester en conscience,
Je voy des diamans qui répondent du prest,
Et qui peuvent porter un modeste interest,
Voilà les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé Madame la Ressource;
Au moins ne manquez pas de revenir tantost,
Je prétens retirer mon portrait au plustost.

Me LA RESSOURCE.

Volontiers : nous aimons à changer de la sorte,
Plus nostre argent fatigue, & plus il nous raporte;
Adieu Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.*Elle sort.*

HECTOR.

Adieu Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris,
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moy dans ce jour.*Fin du second Acte.*

ACTE III.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.



U EL est donc le sujet pourquoy ton
cœur soupire ?

NERINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous
deux sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moy donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

NERINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque
piece

Qui t'auroit fait si-tost chasser de ta Maîtresse ?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'est de vôtre sort dont j'ay compassion.

Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu !

NERINE.

Qu'Angelique est une ame legere,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

LE JOUEUR, DORANTE.

Quoy que pour mon amour ce coup soit affom-
mant,

Je ne suis point surpris d'un pareil changement,
Je sçay que cet Amant toute entiere l'occupe,
De ses ardeurs pour moy je ne suis point la dupe;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour:
Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,
Ny rapeller icy ses sermens, ses parjures,
Ainsi que mon amour je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que j'ay fait pour
vous...

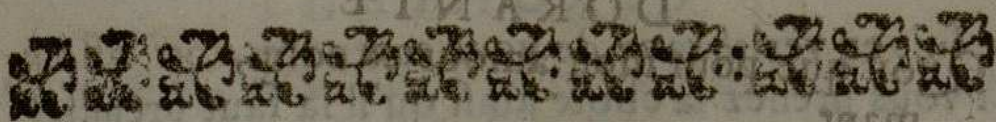
DORANTE.

Tien, reçois cette bague, & dis à ta Maîtresse,
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bon-
heur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah! ah! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur,





SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE,
NERINE.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, Angelique épousera Valere,
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere,
Qu'est-ce ? hé bien ? qu'avez-vous ? vous estes
tout changé ?

Allons gay ; vous a-t'on donné vôtre congé ?

DORANTE.

Vous estes bien instruit des chagrins qu'on me
donne,

On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je pers un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon Frere, je prétens moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voila des sentimens d'un Heros de Cassandre :
Entre-nous vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur vôtre Neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sceus jamais jusques-là me flatter :
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles,
L'amour est un enfant qui badine avec elles,
Et quand à certain âge ou veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devoit reprimer.

LE JOUEUR,
GERONTE.

Je suis en verité ravy de vous entendre,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit crû tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma presence est assez inutile en ces lieux,
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GERONTE.

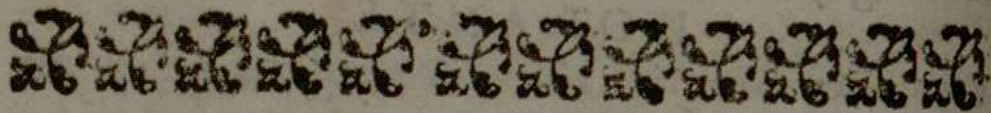
Allez, consolez-vous, c'est fort bien fait, mon Frere
Adieu. Le pauvre enfant, son sort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ay le cœur saisi.

HECTOR.

Moy, j'en pleure à moitié,
Le pauvre homme.



SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec
plusieurs autres papiers.*

Voila, Monsieur, un petit rôle,
Des dettes de mon Maître, il vous tient sa parole;
Comme vous le voyez, & il croit qu'en tout cecy,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Ca voyons , expedie au plûtoſt ton affaire.

HECTOR.

J'auray fait en deux mots. L'honneſte homme de
Pere !

Ah ! qu'à nôtre ſecours à propos vous venez,
Encor un jour plus tard nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas ſur les points vous debattre,
Foy d'honneſte garçon je n'en puis rien rabattre :
Les choſes ſont, Monsieur, tout au plus juſte prix,
De plus , je vous promets que je n'ay rien obmis.

GERONTE.

Finy donc.

HECTOR.

Il faut bien ſe mettre ſur ſes gardes :
*Memoire juſte & bref de nos dettes criardes ,
Que Maturin Geronte auroit tantost promis ,
Et promet maintenant de payer pour ſon Fils.*

GERONTE.

Que je les paye ou non , ce n'eſt pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'eſt, Monsieur , ce que je m'en vais faire :
*Item, doit à Richard cinq cens livres dix ſous
Pour gages de cinq ans, frais, miſes, loyaux cents.*

GERONTE.

Quel eſt ce Richard ?

HECTOR.

Moy , fort à voſtre ſervice :
Ce nom n'eſtant point fait du tout à la propice :

54 LE JOUEUR,

D'un valet de joueur, mon Maître de nouveau,
M'a mis celuy d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angelique
Pallas, du nom connu de la Dame de pique.

HECTOR.

*Secondement il doit à feremie Aaron
Usurier de mestier, faif de Religions.*

GERONTE.

Tout beau, n'embrouïllons point, s'il vous plaist,
les affaires,
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. Plus il doit à maints particuliers
Ou quidams, dont les noms, qualitez & mestiers
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Es assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peut s'en faut;
Ont obtenu déjà Sentence par défaut;
La somme de dix mille, une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole,
Habillé, voituré, coëffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, defalteré, porté.

GERONTE.

Defalteré, porté, que le diable t'emporte,
Et ton maudit Memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez demain pour vous trouver
J'envoyeraï les Quidams tous à vostre lever.

GERONTE.

La belle cour !

COMEDIE.

55

HECTOR.

*De plus à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante & jouissante,
Est dû loyalement deux cens cinquante écus,
Pour ses apointemens de deux quartiers échus.*

GERONTE.

Quelle est cette Margot?

HECTOR.

Monieur. . . C'est une fille. . .

Chez laquelle mon Maître. . . Elle est vraiment
gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus!

HECTOR.

Cen'est ma foy pas cher,
Demandez, c'est, Monieur, un prix fait en Hyver,

GERONTE.

Et tu prétens bourreau. . .

HECTOR *tournant le rôle.*

Monieur point d'invectives:

Voicy le contenu de nos dettes actives,
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Isaac de la Serre.

Il est connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre:

C'est ce Negociant, ce Barquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets ver-
reux,

56 LE JOUEUR,

Cela sent comme baume: Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment?

HECTOR.

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Flerus nous doit dix mille
francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh s'il n'estoit pas mort c'estoit de l'or en barre.
*Plus à mon Maistre est dû du Chevalier Fijac
Les droits hipotequez sur un tour de Triétrac.*

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles,
C'est une dupe, il fait en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *luy donnant un soufflet.*

Tien maraut, le voila,
Pour m'offrir un memoire égal à celuy-là,
Va porter cet argent à celuy qui t'envoye.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoye.

GERONTE.

Impertinent, maraut, va, je t'apprendray bien
Avecque ton Triétrac.

HECTOR.

Il a dix trous, à rien.

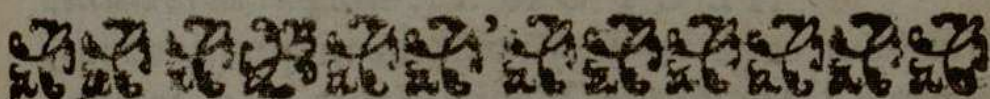


SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à fraper , non à donner legere ,
Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs af-
faire ;

Mais le voicy qui vient poussé d'un heureux vent ,
Il a les yeux serens & l'accueil avenant.



SCENE V.

VALERE , HECTOR.

HECTOR. *Valere entre en comptant
beaucoup d'argent dans
son chapeau.*

PAR vôtre ordre , Monsieur , j'ay vû Monsieur
Geronte ,
Qui de nôtre Memoire a fait fort peu de conte ,
Sa monnoye est frapée avec un vilain coin ,
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin :
J'ay vû chemin faisant aussi Monsieur Dorante ,
Morbleu qu'il est fâché :

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La flore est arrivée avec les Galions,
Cela va diablement hauffer nos actions.
J'ay veu pareillement par vostre ordre Angelique;
Elle m'a dit...

V A L E R E *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de trois cens Louis.

H E C T O R.

Cette fille Monsieur de vostre amour est folle.

V A L E R E *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

H E C T O R *le tirant par la manche.*

Monsieur écoutez-moy : calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-temps.

V A L E R E.

Ah d'Angelique, hé bien commēt suis-je avec elle.

H E C T O R.

On n'y peut estre mieux ; ah, Monsieur, qu'elle est
belle,

Et que j'ay de plaisir à vous voir racroché.

V A L E R E.

A te dire le vray, je n'en suis pas fâché.

H E C T O R.

Comment ? quelle froideur s'empare de vôtre ame ?
Quelle glace ! tantost vous estiez tout de flame :
Ay-je tort, quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour :
Vous vous sentez en fond Ergo, plus de maîtresse.

V A L E R E.

Ah juge mieux Hector de l'Amour qui me presse,
J'ayme autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ay fait en te quirtant quelque reflexion,

Je ne suis point du tout né pour le mariage ,
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur , j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector en verité ;
Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un Joueur, sa vie est agreable ,
Ses jours sont enchainez par des plaisirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonne chere , cadeaux ,
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance,
On voit regner sur luy l'air de magnificence ,
Tabatieres, bijoux, sa poche est un tresor ,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour , mille belles
Luy font la cour par lettre, & l'invitent chez elle.
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battās,
Là vous trouvez toujours des gens divertissans
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche
Des oisifs de métier , & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux
Des Lucreces du temps , là, de ces filles veuves ,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves ,
De vieux Seigneurs roujours prests à vous cajoler,
Des plaisans qui font rire avant que de parler ,
Plus agreablement peut-on passer la vie.

HECTOR.

D'accord , mais quand on perd tout cela vous en-
nuye.

LE JOUEUR,

VALERE.

Le jeu r'assemble tout, il unit à la fois
 Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois,
 La femme du Banquier dorée & triomphante,
 Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente;
 Là, sans distinction on voit aller de pair
 Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
 Et quoy qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices
 De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
 Vous voila donc en grace avec l'argent comptant;
 Tant mieux, pour se conduire en bonne politique,
 Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous sçavez.

VALERE.

Je dois jouer tantost.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh non, c'est un depost.

HECTOR.

Pour mettte quelque chose à l'abry des orages,
 S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoy je te dois...

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous
 Je n'ay pas en cinq ans encor receu cinq sols.

VALERE.

Mon Pere te payra, l'article est au memoire.

HECTOR.

HECTOR.

Vostre Pere ? Ah, Monsieur, c'est une mer à boire,
Son argent n'a point cours quoy qu'il soit bien
de poids.

VALERE.

Va j'examineray ton compte une autrefois,
J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

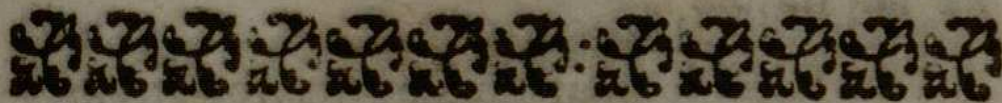
Je vois vostre selliere,
Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement son
argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier vostre honnestre Tailleur.



SCENE VI.

Me ADAM, Mr GALONIER,
VALERE, HECTOR.

VALERE.

Quel contre-temps ! je suis vostre humble
serviteur :

Bonjour, Madame Adam, quelle joye est la mienne
Vous voir ! c'est du plus loin parbleu qu'il me
souvienne.

Me ADAM.

Jeviens pourtant icy souvent faire ma cour,
Mais vous jouëz la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caleche à velours à ramage.

Me A D A M.

Ouy s'il vous plaist.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage,
 Il faut vous la payer... Songe par quel moyen
 Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
 Vous Monsieur Galonier quel sujet vous amene.

GALONIER.

Je viens vous demander..

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous...

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si...

HECTOR.

Ma culote s'use en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Je...

HECTOR.

Vous cousez si mal...

Me A D A M.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoy vous la mariez ? Elle est vive & gentille,
 Et son époux futur doit en estre content.

Me A D A M.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent
 comptant.

VALERE.

Je veux Madame Adam mourir à vostre veüe,
Si j'ay. . .

Me ADAM.

Depuis long-temps cette somme m'est duë.

VALERE.

Que je sois en maraut deshonoré cent fois,
Si l'on m'a vû toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Ouy nous avons tous deux par pieté profonde
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que vôtre cœur pour moy se laisse un peu toucher,
Nôtre femme est Mōsieur sur le point d'accoucher:
Donnez-moy cent écus sur étant moins des dettes.

HECTOR.

Et dequoy Diable aussi du métier dont vous estes,
Vous avisez-vous là de faire des enfans,
Faites-moy des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Eh mais .. si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie,
Demandez. . .

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me payroit-il pas mes gages de cinq ans;
Vôtre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Me ADAM.

Mais quand faudra-t'il donc, Monsieur, que je
revienne.

VALERE.

Mais quand il vous plaira, dès demain que sçait-on.

HECTOR.

Je vous avertiray quand il y fera bon.

GALONIER.

Pour moy je ne sorts point d'icy qu'on ne m'en
chasse.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

V A L E R E.

Ecoutez, je vous dis un secret qui je croy
 Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moy;
 Je vay me marier tout à fait, & mon Pere
 Avec mes creanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup ?

Me A D A M.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant;
 Montrez-nous les talons.

GALONIER.

Monfieur ce mariage
 Se fera-t'il bien-toft ?

HECTOR.

Tout au plutoft, j'enrage.

Me A D A M.

Sera-ce dans ce jour.

HECTOR.

Nous l'esperons, adieu,
 Sortez, nous attendons la future en ce lieu.
 Si, l'on vous trouve icy vous gâterez l'affaire.

Me A D A M.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

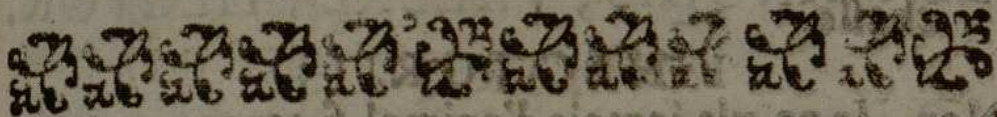
Allez laissez-moy faire.

COMEDIE.

Me ADAM & GALONIER ensemble.
Mais Monsieur...

HECTOR les mettant dehors.

Que de bruit, oh parbleu détaillez.



SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR riant.

VOila des Creanciers assez bien regalez;
Vous devriez pourtant, en fond comme vous
estes.

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah je ne dois donc plus m'étonner de formais,
Si tant d'honnestes gens ne les payent jamais?
Mais voicy le Marquis, ce heros de tendresse.

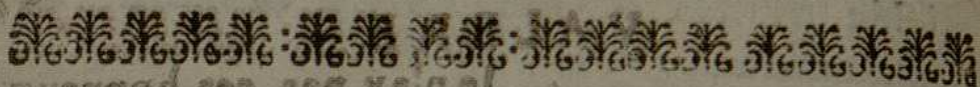
VALERE.

C'est là le soupirant?...

HECTOR.

Ouy de nôtre Comtesse.





SCENE VII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

LE MARQUIS.

Que ma chaise se tienne à deux cens pas d'icy;
Et vous mes trois Laquais éloignez-vous
aussi,

Je suis *incognito*.

HECTOR.

Que prétent-il donc faire.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez
Valere.

VALERE.

Ouy, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours
nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis parbleu charmé,
Faites que ce Valet à l'écart se retire.

VALERE.

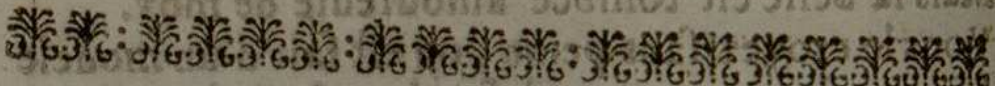
Va-t'en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t'en, faut-il te le redire.



SCENE VIII.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous qui je suis ?

VALERE.

J'en ay pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis montre de la vigueur,
 Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la Ville,
 Et si vous l'ignorez sçachez que je faufile
 Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Mar-
 quis,
 Et tout ce que la Cour offre de plus exquis,
 Petits Maistres de robe à courte & longue queue,
 J'évante les beautez & leur plais d'une lieue,
 Je m'érige aux repas en Maistre Architeclin,
 J'y suis le Chanonnier & l'ame du festin:
 Je suis parfait en tout; ma valeur est connue,
 Je ne me bats jamais qu'aussi-tost je ne tue,
 De cent jolis combats je me suis demestlé.
 J'ay la botte trompeuse, & le jeu tres-bloüillé;
 Mes ayeux sont connus, ma race est ancienne,
 Mon trisayeul estoit Vice-Baillif du Maine;
 J'ay le vol du chapon, ainsi dès le berceau
 Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à vòtre air.

LE MARQUIS.

J'ay sur certaine femme
 Jetté sans y songer quelque amoureuse flime,
 J'ay trouvé la matiere assez seche de soy,
 Mais la belle est tombée amoureuse de moy.
 Vous le croyez sans peine, on est fait d'un modele
 A pretendre hypoteque à fort bon droit sur elle,
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
 C'est pretendre arrester un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne croy pas, Monsieur, qu'on fust si temeraire.

68

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moy.

LE MARQUIS.

Que sans respecter ny rang, ny qualité
Vous nourrissez dans l'ame une velleité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médifance,
Je sçay ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

Il tremble. Sçavez-vous Monsieur du lansquenec
Que j'ay dequoy rabattre icy vostre caquet.

VALERE.

Je le sçais.

LE MARQUIS.

Vous croyez en vôt're humeur caustique,
Enagir avec moy comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moy, Monsieur.

LE MARQUIS.

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit noble à nazarde, enté sur sauvageon.

Valere enfonce son chapeau.

Je croy qu'il a du cœur; je retiens ma colere:

Mais...

VALERE *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire:

LE MARQUIS.

Bon, bon, je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.

Vous estes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaist à dire.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monfieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillifs
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

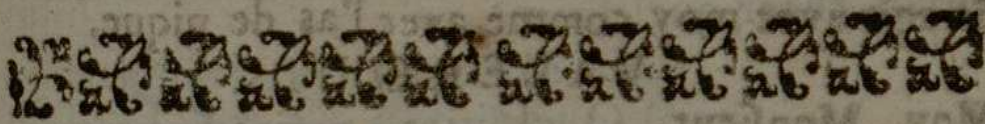
Mais faut-il nous broüiller pour un sot point de
gloire.

VALERE.

Oh le vin est tiré, Monfieur il le faut boire.

LE MARQUIS *orient.*

Ah, ah, je suis blessé.



SCENE IX.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportez. . .

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah! Monfieur, arrêtez.

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Laissez-moy donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet...

LE MARQUIS *fierement*.

Votre Maître a certains petits airs,

Doucement.

Et prend mal à propos les choses de travers.

On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,

Et Monsieur prend la chèvre, il met tout en déroute,

Fait le petit mutin : oh cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ? moins que rien :

L'amour de la Comtesse auprès de luy m'appelle.

HECTOR.

Ah diable ! c'est avoir une vieille querelle.

Quoy vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,

Sur nôtre patrimoine ainsi jeter les yeux,

Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore.

LE MARQUIS.

Bon, je ne l'aime pas, c'est-elle qui m'adore.

VALERE.

Oh vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira,

C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;

Vous estes en effet un Amant digne d'elle,

Je vous cede les droits que j'ay sur cette belle.

COMEDIE.

71

HECTOR.

Ouy les droits sur le cœur, mais sur la bourse non.

LE MARQUIS.

Je le sçavois bien moy que j'en aurois raison :

Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulne-
raire.

LE MARQUIS.

Je suis ravy de voir que vous ayez du cœur,

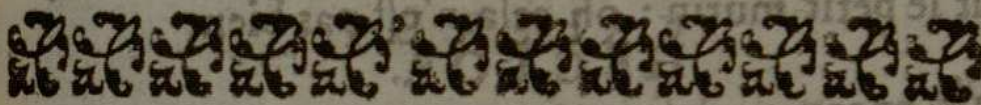
Et que le tout se soit passé dans la douceur.

Serviteur, vous & moy nous en valons deux autres,

Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.



SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Voila donc ce Marquis, cet homme dange-
reux.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, le voila.

VALERE.

C'est un grand malheureux ;
Je crains que mes Joueurs ne soient sortis du
giste,

Ils ont trop attendu, j'y retourne au plus vift ;

LE JOUEUR,

J'ay dans le cœur , Hector, un bon pressentiment,
Et je dois aujoard'huy gagner assurément.

H E C T O R.

Vôtre cœur est, Monsieur, toujours insatiable,
Ces inspirations viennent souvent du diable:
Je vous en avertis , c'est un futé matois.

V A L E R E.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

H E C T O R.

Tant va la cruche à l'eau...

V A L E R E.

Paix : Tu veux contredire,
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire.

H E C T O R.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre
amour.

V A L E R E.

Non.

H E C T O R.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.



N vain vous m'opposez une indigne
tendresse,
Je n'ay veu de mes jours avoir tant de
mollesse.

Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous ;
Valere n'est point fait pour estre vôtre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps augmente encor un tel attachement.

ANGELIQUE

Ne combats plus Nerine, une ardeur qui m'en-
chante,

Tu prédrois pour l'éteindre une peine impuissante ;
Il est des nœuds formez sous des astres malins,
Qu'on cherit malgré soy. Je cede à mes destins

La raison, les conseils, ne peuvent m'en distraire,
Je voy le bon party, mais je prens le contraire.

N E R I N E.

Hé bien Madame, soit, contentez vôte ardeur,
J'y consens, acceptez pour époux un jôieur,
Qui pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer mesme du necessaire.
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu:
Quel charme qu'un époux qui flatant sa manie,
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa
vie,

Prend pour argent comptant d'un usurier fripon
Des singes, des pavez, un chantier du charbon,
Qu'on voit à chaque instant prest à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand après quelque temps d'interest surchargée,
Il la laisse, ou d'abord elle fut engagée,
Et prend pour remplacer ses meubles écartez
Des diamans du Temple & des plats argentez.
Tant que dâs sa fureur, n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus ren-
dre

Sa femme signe enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en decret, & son lit à l'encan.

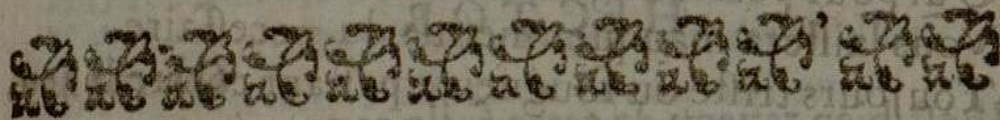
A N G E L I Q U E.

Je ne veux point icy m'affliger par avance,
L'évenement souvent confond la prevoyance,
Il quittera le jeu.

N E R I N E.

Quiconque aime, aimera,
Et quiconque a jôié, toujours jôie, & jôiera,

Quelque docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
 Et si vous le voulez contre vous je parie
 Tout ce que je possède, & mes gages d'un an,
 Qu'à l'heure que je parle il est dans un Brelan.
 Nous le sçaurons d'Hector, qu'icy je voy paroître.



SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

TE voila bien soufflant : En quels lieux est t'on
 Maître.

HECTOR *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit je répons de son cœur...
 Il sent toujours pour vous la plus sincere ardeur.

NERINE.

Ce n'est point là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je vois qu'icy je suis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment :

HECTOR.

Le temps me presse, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vray qu'il est dans quel-
 que lieu,

Où courant le hazard..

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie,
Mon Maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien voila dix Louis : Ne me mens pas, dy moy
S'il n'est pas vray qu'il jouë à present.

HECTOR.

Oh ma foy

Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goust pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux soupçons Nerine, hé bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'huy pour la dernière fois.

ANGELIQUE.

Il jouïeroit donc ?

HECTOR.

Il jouë, à dire vray Madame...
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame,
On voit qu'il se défait de son argent exprés,
Pour n'estre plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ay-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'huy le cor-
rige.

ANGELIQUE.

Quoy...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidelité ?
Perdre exprés son argent pour n'estre plus tenté :
Il sçait que l'hōme est foible.. Il se met en défence ;
Pour moy je suis charmé de ce trait de prudence.

Quoy ton Maître joueroit au mépris d'un serment...

HECTOR.

C'est la dernière fois, Madame, absolument.
On peut le voir encor sur le champ de bataille,
Il frappe à droit à gauche & d'estoc, & de taille :
Il se deffend, Madame, encor comme un lion,
Je l'ay veu dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hazards d'un combat trop funeste,
De sa bourse expirante il ramassoit le reste ;
Et paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

VALERE.

Pourquoy l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Ayde de Camp, je viens en diligence
Apeller du secours, il faut faire aprocher
Nostre corps de reserve, & je m'en vais chercher
Deux cens Louis qu'il a laissez dans sa cassette.

NERINE.

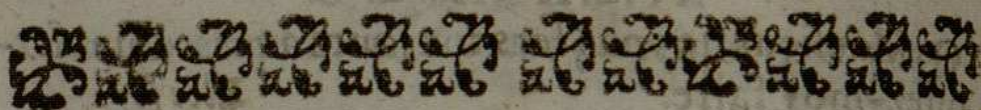
Hé bien Madame, hé bien, estes-vous satisfaite.

HECTOR.

Les partis sont aux mains, à deux pas on se bat,
Et les momens sont chers en un jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des Troupes qu'au jeu son nomme auxiliaires.

Il sort





SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

VOus l'entendez, Madame, après cette action
 Pour Valere, armez-vous de belle passion ;
 Cédez à vôtre étoile, épousez-le ; j'enrage
 Lors que j'entens tenir ce discours à vôtre âge ;
 Mais Dorante qui vient..

ANGELIQUE.

Ah sortons de ces lieux,
 Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

Elle s'en va.

SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

HE' quoy vous me fuyez : daignez au moins
 m'apprendre...

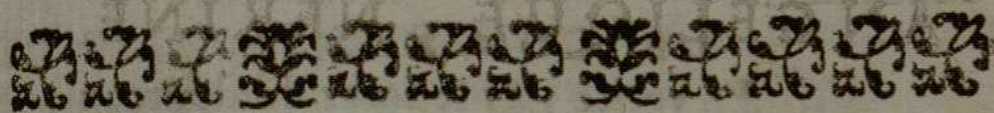
Et toy Nerine aussi, tu ne veux pas m'entendre,
 Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur,
Laissez-moy faire. *Elle sort.*

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me desespere,
Je veux approfondir un si cruel mistere.



SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous Dorante ?

DORANTE.

O contre-temps fâcheux,
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ay deux mots à vous dire, & vôtre ame contente;
Mais non, retirez-vous, un homme m'épouvante,
L'ombre d'un teste à teste, & dedans & dehors
Me fait mesme en Esté frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obeïs...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour sçaura servir de bride,
N'est-il pas vray ?

DORANTE.

Madame...

LE JOUEUR,
LA COMTESSE.

En ce temps les Amans
Prés du sexe d'abord sont si gesticulans.
Quoy qu'on soit vertueuse, il faut telle paroistre,
Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'estre.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En verité j'ay le cœur douloureux,
Qu'Angelique si mal reconnoisse vos feux :
Et si je n'avois pas une vertu severe,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourrois bien... mais non je ne puis vous ouïr,
Si vous continuez, je vais m'évanouïr.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, vôtre air soumis & tendre
Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre ;
Banissons la tendresse, il faut la supprimer,
Je ne puis en un mot me resoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame... en verité je n'en ay nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voila, je vous l'avoïe, un fort sot compliment,
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer
d'amant ;

J'ay mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la teste.

Ah vous le prenez là sur un fort joly ton,

En verité.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

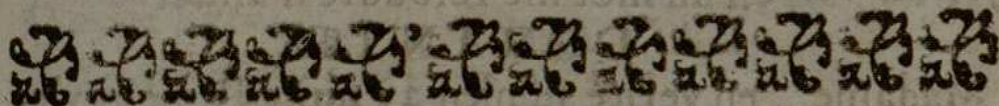
Le respect est là mal en sa place,
 Et l'on ne me dit point pareille chose en face,
 Si tous mes soupirans pouvoient me negliger,
 Je ne vous prendrois pas pour m'en dédomager.
 Du respect ! du respect ! ah le plaisant visage.

DORANTE.

J'ay crû que vous pouviez l'inspirer à vôtre âge ;
 Mais Monsieur le Marquis qui paroist en ces lieux,
 Ne sera pas peut-estre aussi respectueux.

LA COMTESSE.

Je suis au desespoir, je n'ay veu de ma vie
 Tant de relâchement dans la galanterie :
 Le Marquis vient, il faut m'assurer un party,
 Et je n'en pretens pas avoir le démenty.



SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin, Madame, tout conspire,
 Vous estes toute à moy.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je suis & seray vôtre seul conquerant ;
Que si vous ne batez au plustost la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moy que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous sans façon,
A Valere de près j'ay ferré le bouton,
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur vôtre ame.

LA COMTESSE.

Hé le petit poltron.

LE MARQUIS.

Oh paffanbleu Madame,
Il seroit un Achile, un Pompée, un Cesar,
Je vous le conduirois points liez à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie,
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ay l'ame ravie,
Vous ne connoissez pas Marquis tout vôtre mal,
Vous avez à combatre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de vôtre cœur couvre de trop de gloire,
Pour n'estre que le prix d'une seule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une
heure,

Qui bâtit un Palais , sur lequel on a mis
 Dans un grand marbre noir, en or, l'hostel Damis,
 Luy qui voyoit jadis imprimé sur la porte
 Bureau du Pied-fourché , chair salée & chair
 morte ,

Qui dans mille portraits expose ses yeux ,
 Son pere, son grand pere, & les place en tous lieux,
 En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
 Les fait venir tout droit des Comtes de Cham-
 pagne,

Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
 L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin,

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur, cet Adonis de Robe,
 Ce docteur en soupez, qui se taist au palais,
 Et sçait sur des ragouts prononcer des arrestz :
 Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
 S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne,
 Qui de livres de droit toujours debarassé,
 Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non Marquis, c'est Dorante, & j'ay sceu m'en
 défaire.

LE MARQUIS.

Quoy Dorante ! cet homme a maintien debon-
 naire,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir.

LA COMTESSE.

C'est luy-mesme.

LE MARQUIS.

Eh parbleu vous devez m'avertir,

84 LE JOUEUR,

Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;
Je ne suis pas méchât, mais sans bruit, sans scâdale,
Sans luy donner le temps seulement de crier,
Pour luy vôtre fenestre eut servy d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous estes turbulent. Si vous estiez plus sage,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoy qu'un engagement m'ait toujours fait hor-
reur,

On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah parbleu volontiers. Vous me chatoüillez l'ame,
Par affaire de cœur qu'entendez-vous Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-mesme assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoy vous pretendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah ma foy l'on n'a plus tant de delicatesse,
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,
Le mariage suit & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je pretens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire,
Je veux un bon Contract sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement ; je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon merite ;

Quoy

COMEDIE. 85

Quoy que cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croy que nos deux cœurs seront toujours fi-
delles.

LE MARQUIS.

Oh parbleu nous vivrons comme deux Tourte-
relles.

Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautez sans nôbre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.



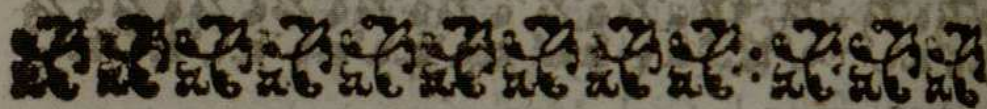
SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

HE' bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton me-
rite,
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toy sollicite,
Tu dois estre content de toy par tout pais,
On le seroit à moins, allons, saute Marquis :
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel à ta naissance
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je croy, paistry par les mains de l'Amour :
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour
Qui de la teste aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine,

H

Et pour l'esprit parbleu tu l'as des plus exquis :
 Que te manque-t'il donc ? Allons, saute Marquis,
 La Nature, le Ciel, l'Amour, & la Fortune
 De tes prosperitez font leur cause commune ;
 Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits,
 Tu chantes, dances, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
 Les yeux à fleur de teste, & les dents assez belles,
 Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
 Prés du sexe tu vins, tu vis, & tu vainquis,
 Que ton sort est heureux ? Allons saute Marquis.



SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Atendez un moment. Quelle ardeur vous
 transporte ?
 Hé quoy, Monsieur, tout seul vous sautez de la
 sorte ?

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon Maistre qui me suit vous le fera danser,
 Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

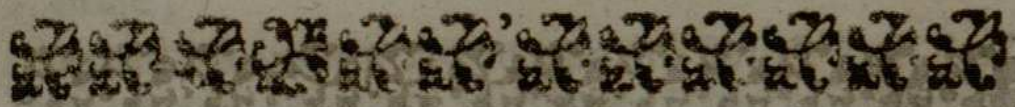
Que dis-tu là, ton Maistre ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur, à l'instant vous l'allez voir paroistre.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-temps m'arrester,
 Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;
 Quand ma verve me prend je ne suis plus traitable ;
 Il est brutal, je suis emporté comme un diable,
 Il manque de respect pour les Vice-Baillifs,
 Et nous aurions du bruit. Allons saute Marquis.



SCENE IX.

HECTOR *seul.*

Allons saute Marquis. Un tour de cette sorte
 Est volé d'un Gascon où le diable m'emporte.
 Il vient de la Garonne. Oh parbleu dans ce temps
 Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudents.
 Je vis : & cependant mon Maistre à l'agonie
 Cede en un lansquenet à son mauvais genie.
 Le voicy, ses malheurs sur son front sont écrits,
 Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.





SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

NON D'Enfer en courroux & toutes ses furies
 N'ont jamais exercé de telles barbaries,
 Jete loué ô destin de tes coups redoublez,
 Je n'ay plus rien à perdre, & tes vœux sont com-
 blez ;

Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moy, cherche une autre vic-
 me.

HECTOR.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est dévoré,
 Tout semble en un moment contre moy conjuré

Il prend Hector à la cravate.

Parle, as-tu jamais vû le sort & son caprice,
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner, perdre tous les partis,
 Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris.
 Répond moy donc bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahison aussi haute.

Sort cruel ! ta malice a bien sçû triompher
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre,
Confus, desespéré, je suis prest à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrase :

Ah charmante Angelique en l'ardeur qui m'em-
brase,

A vos seules bontez je veux avoir recours,
Jen'aimeray que vous, m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur dans les transports de la fureur extrême
N'est point si malheureux, puis qu'enfin il vous
aime.

HECTOR.

Nostre bourse est à fond, & par un fort nouveau
Nostre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le desespoir où la fureur me livre,
Aproche ce fauteuil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en vôtre chagrin ?

VALERE.

Celuy qui te viendra le premier sous la main.
Il m'importe peu, prens dans ma Bibliotheque.

HECTOR.

Voila Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Seneque ?

Oüy, ne sçais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé vous n'y pensez pas,
Je n'ay lû de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hazard.

HECTOR.

Je vay le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR lit.

CHAPITRE VI. Du mépris des riches.

La Fortune offre aux yeux des brillans mensonges,

Tous les biens d'icy-bas sont faux & passagers,

Leur possession trouble, & leur perte est legere,

Le sage gagne assez quand il peut s'en deffaire.

Lorsque Seneque fit ce Chapitre éloquent,

Il avoit comme vous perdu tout son argent.

VALERE se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'é-
leve *Il s'assied*

Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR.

L'or est comme une femme, on n'y sçauroit toucher

Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher,

L'un & l'autre en ce temps si-tost qu'oz les manie

Sont deux grands remoras pour la Philosophie.

N'ayant plus de Maistresse, & n'ayant pas un sou

Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort deormais vous serez seule arbitre,

Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.

LE JOUEUR, 21
HECTOR.

Que faut-il. . .

VALERE.

Je benis le sort & ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me régage en vos fers.
Fin y donc.

HECTOR.

*Que faut-il à la nature humaine
Moins on a de richesse, & moins on a de peine,
C'est posséder les biens que sçavoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit ! & que c'est bien penser !
Ce Seneque, Monsieur, est un excellent homme,
Estoit-il de Paris ;*

VALERE.

Non, il estoit de Rome.
Dix fois à carte triple estre pris le premier.

HECTOR.

Ah, Monsieur, nous mourrôs un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ay cent moyens tous prests pour m'empescher de
vivre,
La riviere, le feu, le poison & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Vostre Maistre à chanter est icy, la Musique
Peut-estre calmeroit cette humeur frenetique.

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante bourreau,
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau.

Qui pour moy deormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable.

Qu'un Jouëur est heureux ! sa poche est un trésor,
sous ses heureuses mains le cuivre devient or,

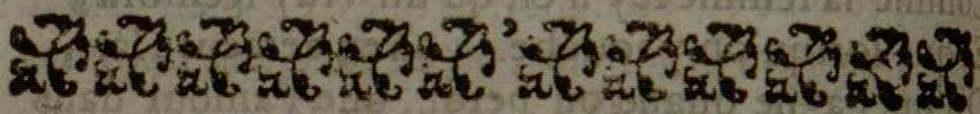
Disiez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

HECTOR.

Monfieur contraignez-vous, j'aperçois votre Pere.



SCENE XI.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

Pour quel sujet, mon Fils, criez-vous donc si fort ?

Est-ce toy malheureux, qui cause son transport ?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR.

Ce sont des vapeurs de morale,
Quinons vont à la teste, & que Senèque exhale.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire Senèque ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur, maintenant
Que nous ne jouions plus nôtre unique ascendant.

LE JOURNAL
COMEDIE. 93

C'est la Philosophie, & voila nôtre Livre,
C'est Seneque.

GERONTE.

Tant mieux, il apprend à bien vivre,
Son Livre est admirable, & plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah si vous aviez lû son traité des Richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses,
Comme la femme icy n'est qu'un vray Remora,
Et que lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans
nos ames...

Ah que ce Livre là connoissoit bien les femmes.

GERONTE.

Hector en peu de temps est devenu Docteur.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, je sçauray tout Seneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que vôtre hymen s'avance:
Je quitte le Notaire, & j'ay vû les parens,
Qui d'une & d'autre part me paroissent contents;
Vous avez vû je crois Angelique, & j'espere
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor, mon Pere,
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vraiment pour un Amant
Vous faites voir, mon Fils, bien peu d'empresse-
ment:
Courez-y, dites-luy que ma joye est extrême,
Que charmé de ce nœud d'as peu j'iray moy-même

Luy faire compliment , & l'embrasser...

HECTOR.

Tout doux,
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE.

Penetré des bontez de celuy qui m'envoie,
Je vais de cet employ m'acquitter avec joye.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'estre memoratif,
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec scandale. ...

GERONTE.

Ouy da , laisse- moy faire,
Le mariage fait , nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'iray donc sur ce pied vous visiter demain.

Il sort.

GERONTE.

Graces au Ciel mon Fils est dans le bon chemin,
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente :
Ah qu'un Pere est heureux qui voit en un moment
Un cher Fils revenir de son égarement.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE,
NERINE.

DORANTE.



H, Madame, cessez d'éviter ma présence,

Je ne viens point armé contre vôtre inconstance,

Faire éclater ici mes sentimens jaloux,

Ny par des mots piquants exhaler mon courroux.

Plusque vous ne pensez mon cœur vous justifie,

Vostre legereté veut que je vous oublie :

Mais loin de condamner vôtre cœur inconstant,

Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que vôtre emportement en reproches éclate.

Je merite les noms de volage, d'ingrate :

Mais enfin de l'amour l'imperieuse loy,

A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moy,

J'en prévoy les dangers; mais un sort tyrannique.

DORANTE.

Vôtre cœur est hardy, genereux, heroïque :

Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame d'y courir.

N E R I N E.

Quand j'en devrois mourir je ne puis plus me
taire,

Je vous empescheray de terminer l'affaire,
Ou si dans cet amour vôtre cœur engagé
Persifte en ses desseins, donnez-moy mon congé:
Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise
Que vous ayez sous moy fait pareille sottise;
Valere est un indigne, & malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il jouë impunément.

A N G E L I Q U E.

En faveur de mon foible il faut luy faire grace;
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse.
Helas! quand je ne puis me défaire aujourd'huy
Du lâche attachement que mon cœur a pour luy.

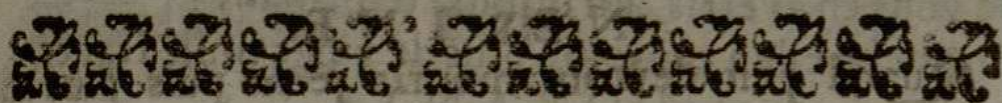
D O R A N T E.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les étein-
dre,

Je ne suis point, Madame, icy pour vous con-
traindre,

Mon Neveu vous épouse, & je viens seulement
Donner à vôtre hymen un plein consentement.





SCENE II.

MADAME LA RESSOURCE,
ANGELIQUE, DORANTE,
NERINE.

NERINE.

Madame la Ressource icy ! qu'y viens-tu
faire ?

Me LA RESSOURCE.

Jé cherche un Cavalier pour finir une affaire.,
Ontâche autant qu'on peut dans son petit trafic
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine là connoist toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, & qui sçait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui preste, vend; revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Me LA RESSOURCE.

Vostre bonté pour moy toujours se renouvelle,
Vous avez si bon cœur. . .

NERINE.

Il fait bon avec elle,

98 LE JOUEUR,

Je vous en avertis. En bijoux & brillans ;
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le
silence. . .

NERINE.

Bon, bon, tous les Filoux sont de sa connoissance.

Me LA RESSOURCE.

Nerine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous vostre écrain.

Me LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ay toujours quelque hazard en main.
Regardez ce rubis ; je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conseiller Notaire,
Pour certaine Chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drosle veut passer quelque acte à l'Opera :
Mais voicy la Comtesse. . .

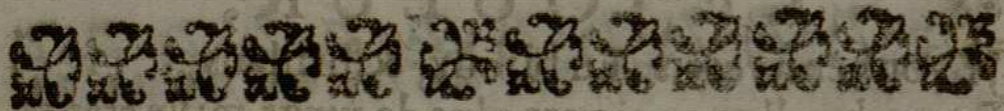
Me LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ay des droits de vi-
etc.





SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE,
Me LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Votre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir
A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Ouy, ma Sœur, il est fait, & ce choix doit vous
plaire,

Puis qu'avant moy, pour vous, vous avez sçû le
faire.

LA COMTESSE.

Aparemment Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux.

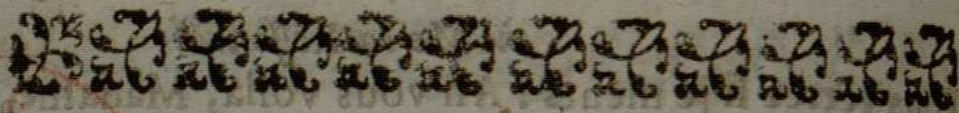
DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.
Si Madame eut gardé son cœur pour le plus ten-
dre,

Plasque tout autre Amant j'aurois pû l'esperer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut reparer.



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, DORANTE,
Me LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

C Harmé de vos beautéz je viens enfin, Madame,
Coy mettre à vos pieds & mon corps, & mon
ame,
Vous serez par ma foy Marquise, cette fois,
Et j'ay sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Me LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monfieur je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie,
Vous estes Gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis, du déluge.

Me LA RESSOURCE.

Ouy, c'est luy qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moy cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en
France

Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnez.

COMEDIE.

101

à Me la Ressource.

Vous verrez si je mens : Ah vous voilà, Madame,
Et que faites-vous donc icy de cette femme ?

NERINE.

Vous la connoissez !

LE MARQUIS.

Moy ! je ne sçay ce que c'est.

Me LA RESSOURCE.

Ah je vous connois trop moy pour mon interest.
Quand vous refoudrez-vous, Monsieur le Gentil-

homme,

Fait du temps du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cens écus prestez depuis cinq ans.

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps :

Me LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh ! vous rêvez ma mie. . .

Me LA RESSOURCE.

Voilà le grand-mercy, d'obliger des ingrats.

Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas. . .

Easte. . .

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Me LA RESSOURGE.

Non, non. Il est trop rude

D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc !

LE MARQUIS.

Ah je grille.

LE JOUEUR,

Me LA RESSOURCE,

Au Chastelet, sans moy,
On le verroit encor, vivre aux dépens du Roy.

NERINE.

Quoy, Monsieur le Marquis ?

Me LA RESSOURCE.

Luy Marquis ! c'est l'Epine,
Je suis Marquise donc, moy qui suis la Cousine,
Son Pere estoit Huissier à Verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menty. Maugrébleu des parens.

Me LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'estoit pas Huissier, qu'il t'en souvien-
ne.

LE MARQUIS.

Son nom estoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Vostre Pere estoit donc un Marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez là, ma Sœur, un fort illustre Amant.

Me LA RESSOURCE.

C'est moy qui l'ay nourry quatre mois sans repro-
che,

Quand il vint à Paris en giestres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sçait, mon Pere estoit
Huissier,

Mais Huissier à Cheval, c'est comme Chevalier :

Cela n'empesche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions a fin une si belle flame ;

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,

Et jamais tant d'appas.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent !

LE MARQUIS.

Insolent ! Moy qui dois honorer vostre couche ,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

LA COMTESSE.

Sors d'icy malheureux, porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Ouy ? L'on agit de même avec les gens de Cour :
On reconnoist si mal le rang & le merite,
J'en suis parbleu ravy, pour le coup je vous quite,
J'ay pour briller ailleurs mille talents acquis,
Le Ciel vous tienne en joye ; allons saute Marquis.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma Sœur ; & je vous laisse,
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains,
Deformais pour toujours je renonce aux humains.

Elle s'en va.

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE,
NERINE, Me LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur party.

Me LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante,
Je l'ay démarquisé bien loin de son attente.

J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez par ma foy bien à faire à Paris.
Il est tant de Traittans qu'on voit depuis la guerre
En modernes Seigneurs sortir de dessous terre :
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achette un Marquisat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert icy bien du mystere.

Me LA RESSOURCE.

De quoy s'avise-t'il de me rompre en visiere ;
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis
voir,

Madame se marie ?

NERINE.

Ouy, vrayment, dès ce soir.

Me LA RESSOURCE *foüillant dant sa poche.*

J'en ay bien de la joye. Il faut que je luy montre
Deux pendants de brillans, que j'ay là de rencontres ;
J'en feray bon marché. Je croy que les voila.
Ils sont des plus parfaits Non ce n'est pas cela,
C'est un Portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Me LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE *luy arrachant.*

Oh je suis curieuse, il faut me montrer tout :
Que les brillans sont gros, ils sont fort de mon goût ;
Mais que vois-je, grands Dieux ! quelle surprise ex-
trême,
Aurois-je la berluë, hé ma foy c'est luy-même.
Ah ! Elle fait un grand cry.

COMEDIE.

105
103

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nerine, & te trouves-tu mal ?

NERINE.

Vostre Portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait, es-tu folle.

NERINE *pleurant.*

Ah ma pauvre Maîtresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mis en presse.

Me LA RESSOURCE.

Que veut dire cecy ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes, voy mieux.

NERINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'est luy-même.

C'est mon Portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême,

Je viens de luy donner pour prix de ses amours,

Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Me LA RESSOURCE.

Vostre Portrait, il est à moy sans vous déplaire,

Et j'ay presté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir.

Me LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient, & je prétens l'avoir.

DORANTE *prenant le portrait.*

Laissez-le moy garder un moment, je vous prie,

C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

LE JOUEUR,
ANGELIQUE.

C'en est fait, pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met vostre Portrait ainsi chez l'usurier,
Estant encor Amant, il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous serez la
femme.

à Me la Ressource.

Mais le voicy qui vient. A trois ou quatre pas
De grace éloignez-vous, & ne vous montrez pas,

Me LA RESSOURCE.

Mais pourquoy. . .

DORANTE.

Du Portrait ne soyez point en peine.
Me LA RESSOURCE *se mettant derriere.*
Lorsque je le verray j'en feray plus certaine.



SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE,
NERINE, Me LA RESSOUCE,
HECTOR.

VALERE.

Quel bonheur est le mien : enfin voicy le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon
amour,

Mon cœur tout penetré.. Mais Ciel, quelle tristesse,
Nerine, a pû saisir ta charmante Maïstresse,
Est-ce ainsi que tantost. . .

ANGELIQUE.

Bon, ne sçavez-vous pas,
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoy changer si-tost.

ANGELIQUE.

Ne craignez point Valere,
Les funestes retours de mon humeur legere,
Le Portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un seur garant que vous avez mon cœur:

VALERE.

Que ce tendre discours me charme, & me rassure.

NERINE.

Tu ne seras heureux par ma foy qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon Portrait, sans crainte de Rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALERE.

Madame en ce moment que mon ame est contente.

ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce party, Dorante?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres sont pour
moy

Les decrets respectez d'une suprême loy:

Vostre bouche, Madame, a prononcé sans feindre,

Et mon cœur subira vostre arrest sans se plaindre.

HECTOR.

De l'Arrest tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontez...

LE JOUEUR, ANGÉLIQUE.

Montrez donc sans attendre
Le Portrait que de moy vous avez voulu prendre,
Et que vostre Rival sçache à quoy s'en tenir.

VALÈRE *fouillant dans sa poche.*
Soit... Mais permettez-moy de vous desobéir,
C'est mon Oncle, en voyant de vostre amour ce
gagé,
Il jouëroit à vos yeux un mauvais personnage,
Vous sçavez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer,
Il verra mon Portrait sans se desespérer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire
gloire,

VALÈRE *fouillant toujours dans sa poche.*
Puisque vous le voulez il faut vous le chercher;
Mais je n'auray du moins rien à me reprocher,
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR *apercevant Me la Ressource.*
Ah nous sommes perdus, j'aperçois l'usuriere.

VALÈRE *à Hector.*

C'est vostre faute, si... qu'as-tu fait du Portrait?

HECTOR.

Du Portrait?

VALÈRE.

Oüy maraut, parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR *tournant la main par derriere
à Me la Ressource.*

Madame la Ressource un moment sans paroître,
Prestez-nous nostre gage.

VALÈRE.

Ah chien! ah double traistre,
Tu l'as perdu.

HECTOR.

COMEDIE.

105

HECTOR.

Monfieur.

VALERE.

il faut que ton trépas.

HECTOR à genoux.

Ah, Monfieur arrêtez, & ne me tuez pas,
Voyant dans ce Portrait Madame fi jolic,
Je l'ay mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un Peintre ?

HECTOR.

Ouy, Monfieur.

VALERE.

Ah maraut,

Va, cours me le chercher, & reviens au plutoft.

DORANTE montrant le Portrait.

Epargnez-luy ces pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voicy.

HECTOR.

Nous voila bien achevez de peindre:

Ah carogne !

VALERE.

Le Peintre. . .

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en verité de telles epithetes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous estes,

K

LE JOUEUR ,

Ce Portrait que tantost je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos sermens, parjure, à la mesme
heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah qu'à vos yeux je meure...

ANGELIQUE.

Ah cessez de vouloir plus long-temps m'outrager,
Cœur lâche !

HECTOR.

Nous devons tantost le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

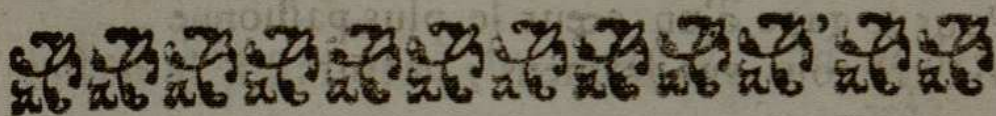
Me LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moy, je ne suis point la
cause,
Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaist.

DORANTE.

Laissez-le moy garder, j'en payray l'intereff
Si fort qu'il vous plaira.





SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE,
VALERE, DORANTE, NERINE,
Me LA RESSOURCE, HECTOR,

GERONTE.

Que mon ame est ravie,
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous
lie,

J'attens depuis long-temps ce fortuné moment,

NERINE.

Son cœur ressent, je croy, le mesme empresse-
ment.

GERONTE.

De vous trouver icy je suis ravy, mon Frere,
Vous prenez, croyez-moy, comme il faut cette
affaire,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'estoit en verité point du tout vostre fait.

DORANTE.

Il est vray.

GERONTE.

Le Notaire en ces lieux va se rendre,
Avec luy nous prendrons le party qu'il faut pren-
dre.

Oh par ma foy, Monsieur, vous ne prendrez qu'un
rat,

Et le Notaire peut remporter son Contract.

GERONTE.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse,
De rendre à vostre Fils tendresse pour tendresse,
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon Portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux, & contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah je suis trop heureux,
Que vous vouliez encor...

GERONTE à Hector.

Parle toy, si tu veux,
Explique ce mystere.

HECTOR.

Oh par ma foy je n'ose,
Ce recit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion
Le Portrait de Madame une heure en pension,
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

GERONTE.

Sans vouloir davantage icy l'interroger,
 Sa folle passion m'en fait assez juger,
 J'ay peine à retenir le courroux qui m'agite,
 Fils indigne de moy, va je te desherite,
 Je ne veux plus te voir après cette action,
 Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau present de Noce.

ANGELIQUE *donnant la main à
 Dorante.*

A jamais je vous laisse.
 Si vous estes heureux au jeu comme en Maî-
 tresse,
 Et si vous conservez aussi mal ses presens,
 Vous ne ferez je croy fortune de long-temps.

Me LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plaist-il me le
 rendre.

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour at-
 tendre,
 Ny toy Nerine aussi. Suivez-moy toutes deux.
à Valere.

Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez plus heu-
 reux. *Il sort.*

Me LA RESSOURCE *faisant la reveren-
 ce à Valere.*

En toute occasion soyez seur de mon zele.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu tison d'enfer, fesse matieu femelle,

L

II^o LE JOUEUR, COMEDIE.

NERINE *s'en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel ma Maîtresse a tiré son enjeu,
 Vous épouser, Monsieur, c'estoit jouer gros jeu.

VALERE à Hector qui s'en va aussi.
 Où vas-tu donc ?

HECTOR.

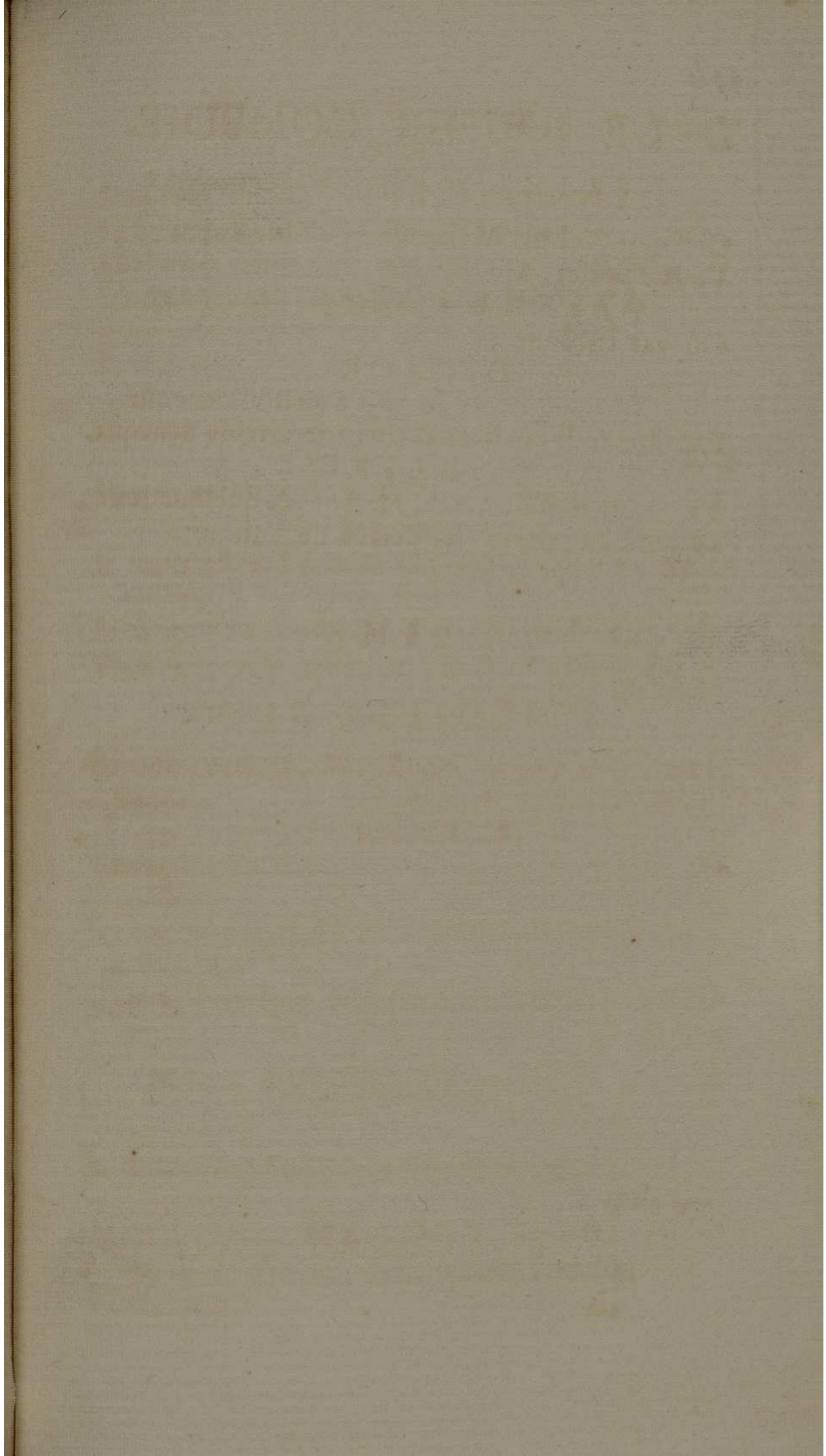
Je vais à la Bibliothèque,
 Prendre un Livre & vous lire un traité de Seneque.

VALERE,

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour,
 Le jeu m'aquitera des pertes de l'amour.

F I N.





THE GREAT COMEDY

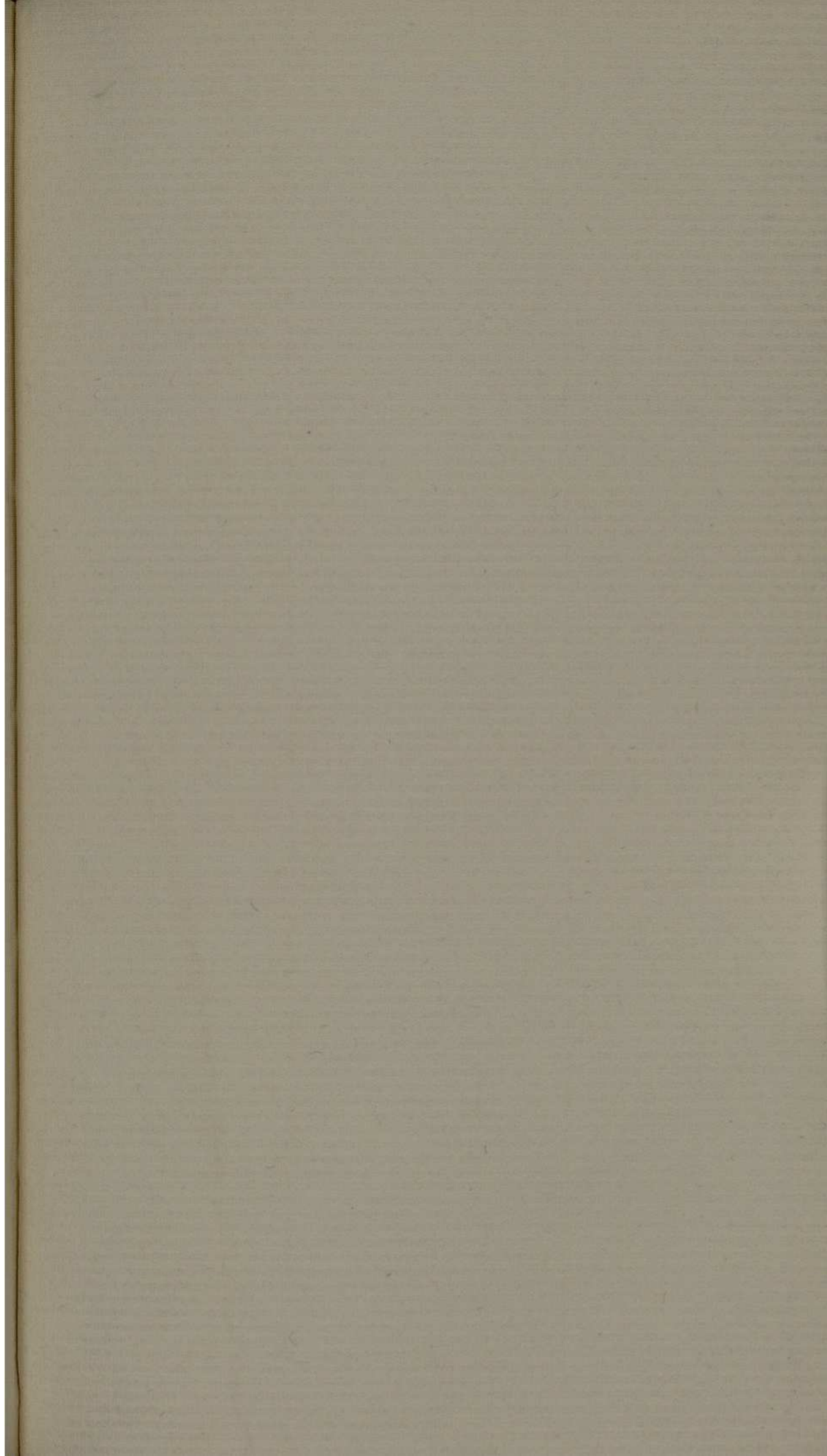
BY THE AUTHOR OF 'THE GREAT TRAGEDY'

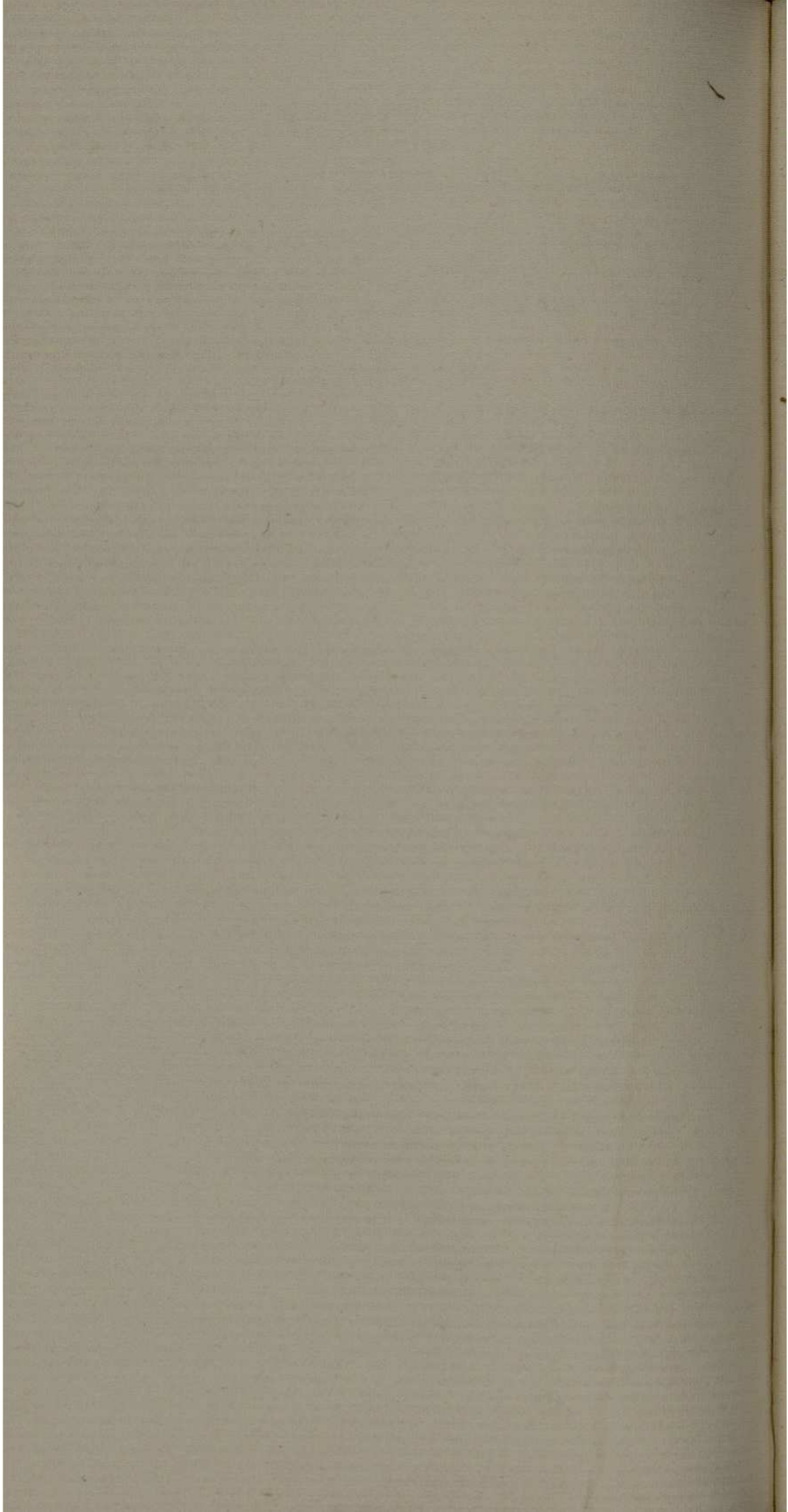
THE GREAT COMEDY is a masterpiece of wit and humor, a work of genius that has captivated the hearts of millions. It is a story of love, of life, of death, and of the human condition. It is a story that is as true as the sun, and as beautiful as the stars.

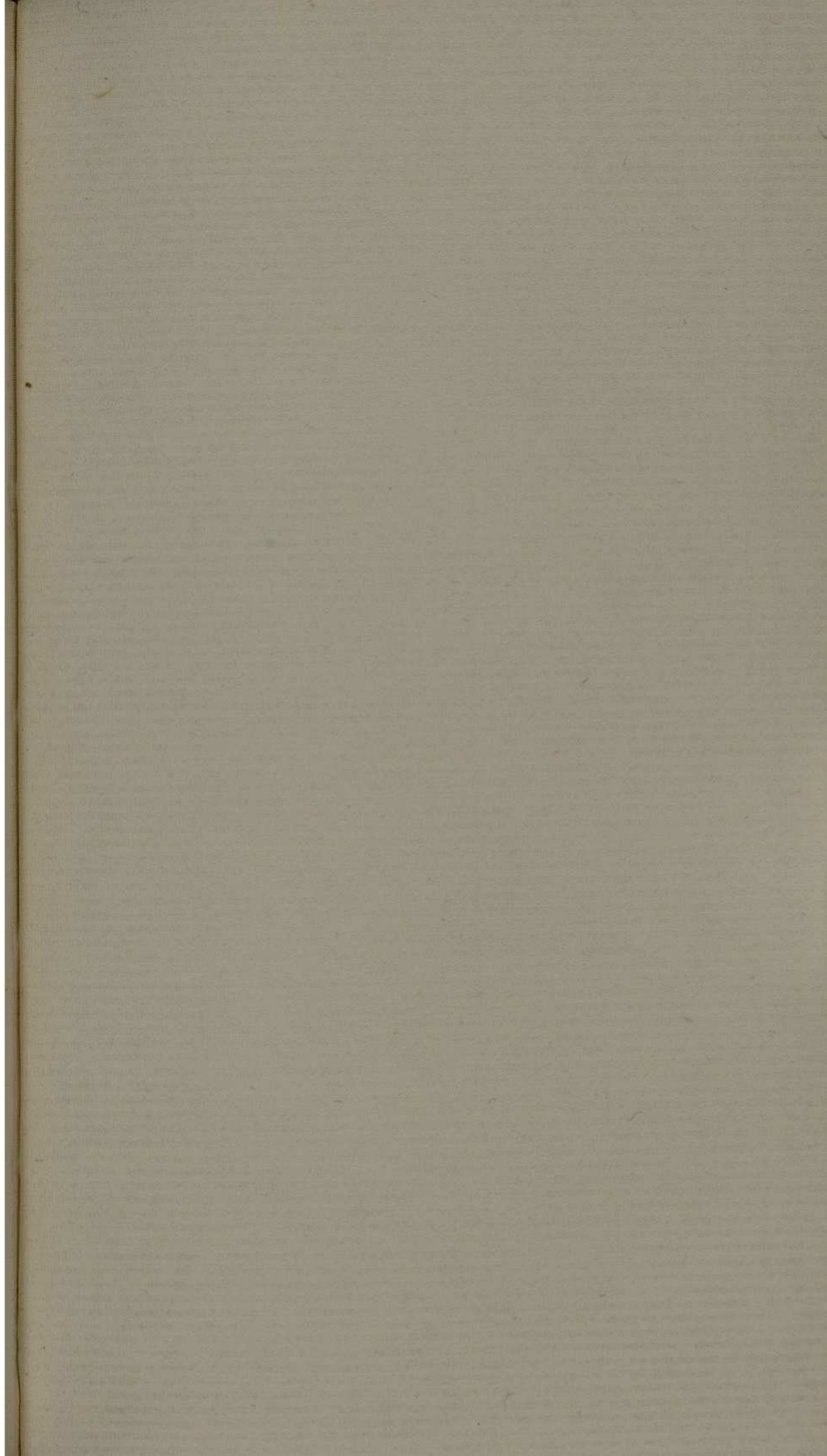
THE CAST

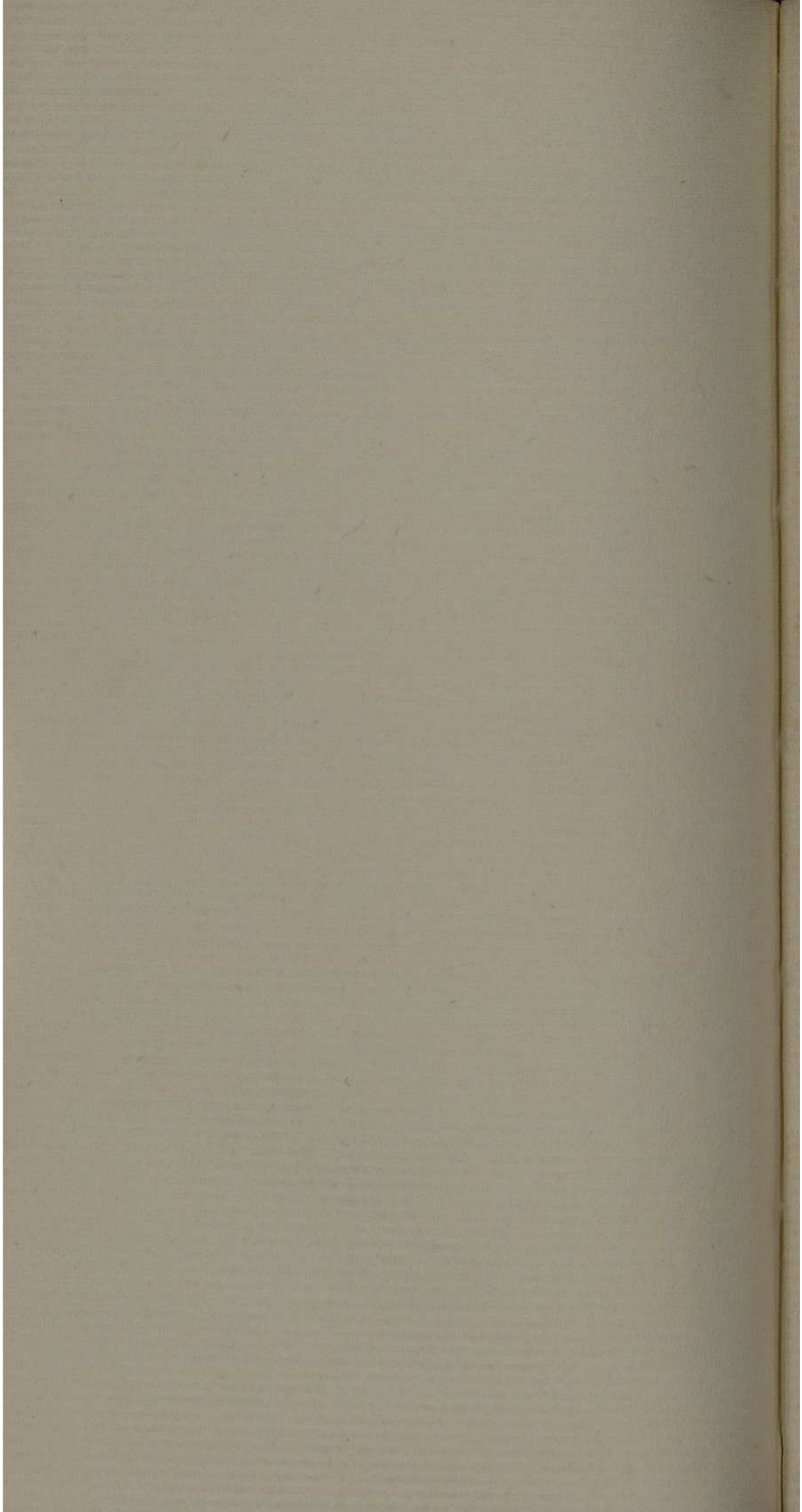
The cast of 'The Great Comedy' is a superb one, and the performances are of the highest quality. The author has created a world of his own, and the actors have brought it to life with their skill and artistry. It is a work that is as timeless as the great works of literature, and it is a work that will continue to be enjoyed for generations to come.

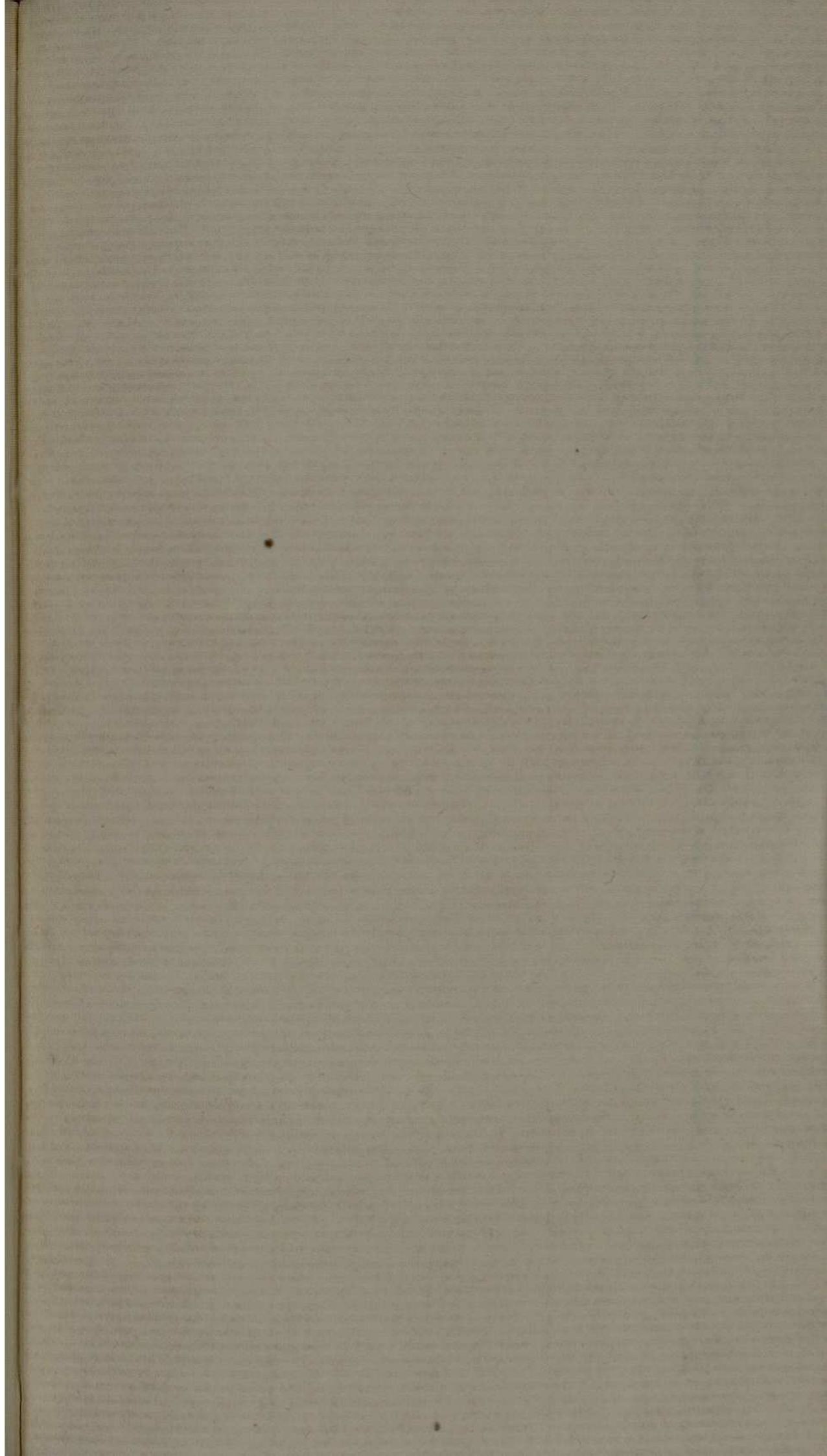
THE END



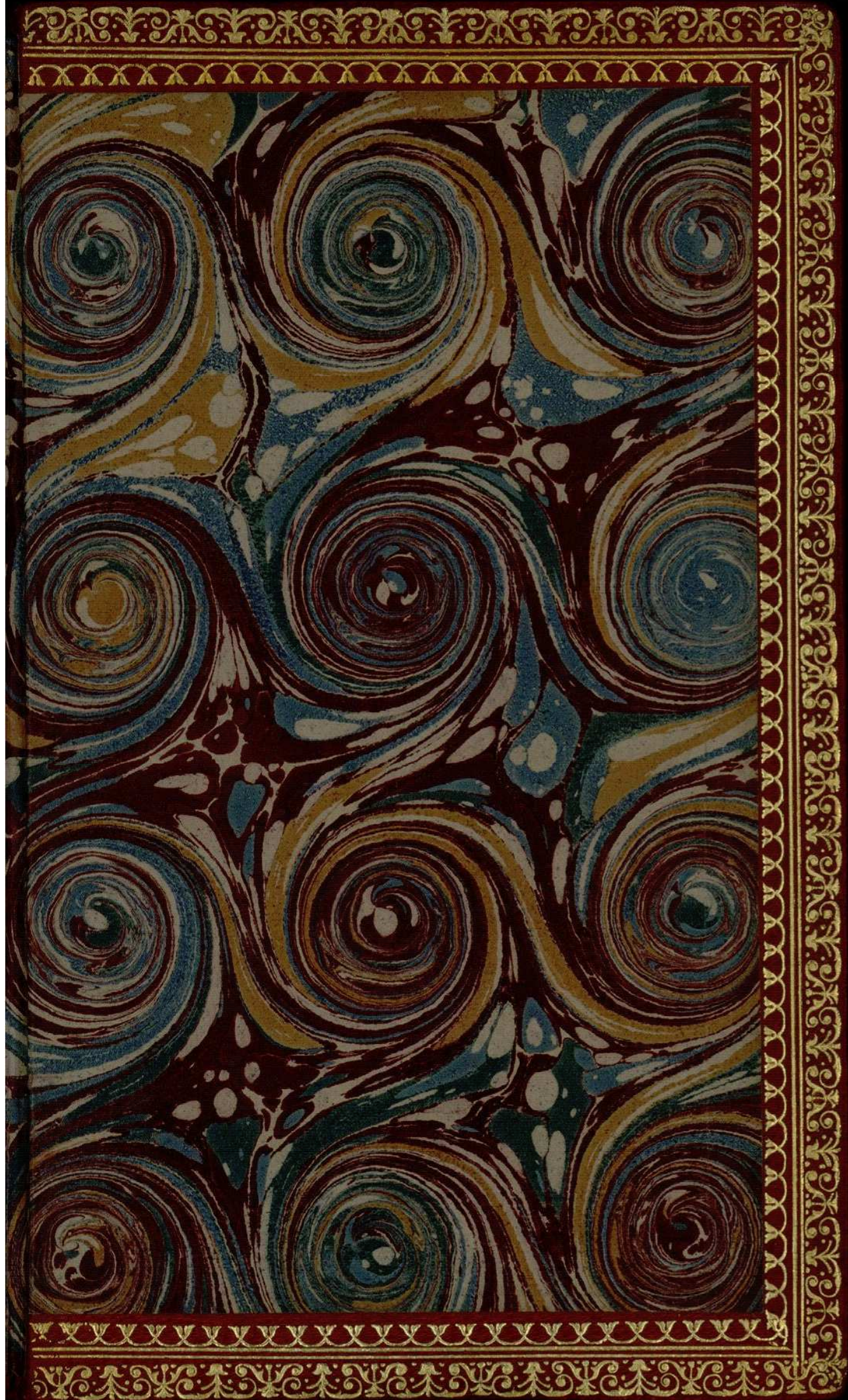














B. U.

REGNARD - LE JOUEUR

R
ra
35

1697